



La « soupe du bon sens »
lutte contre les gaspillages



À Fukushima,
des religieuses
au cœur du désastre



Jean-Claude Bologne,
écrivain athée
mais mystique

BELGIQUE - BELGIE
P.P.
LIEGE X
9/249

L'appel

Le magazine chrétien de l'événement

Avec son film Le Tout Nouveau Testament, Jaco Van Dormael met en scène au cinéma un Dieu pas comme les autres, qui aurait l'avantage (ou l'inconvénient) d'être bruxellois. Un regard original, créatif, tendre et humaniste. Mais pas exempt d'un brin d'irrévérence, et de la volonté de faire réfléchir.

Et Jaco Van Dormael recréa Dieu



Accueillir les réfugiés :
un acte responsable, explique
Christian Van Rompaey

Mourir : L'appel découvre
de nouveaux rituels
pour aujourd'hui

Pour la pasteur Laurence Flachon,
les frontières unissent autant
qu'elles séparent

SOUS LES PAVÉS, L'ESPOIR ?

Espoir social

On annonce qu'ils sont cent mille et ils respirent, enfin. Mais dans la marée rouge et verte, au milieu des calicots franco-flamands des associations, l'ambiance est lourde. À peine quelques pétards, quelques sifflets, seulement deux ou trois chants. Les rues désertées qu'« on » leur fait traverser les rendent sceptiques.

Ils sont rassemblés, ni sur un coup de sang, ni sur un coup de cœur. Pas parce qu'un enfant est mort, que des journalistes sont morts ou que le roi est mort. Pas parce que les médias les y ont invités. Ils sont même là, malgré ce que les médias ont véhiculé : les embarras de circulation, la violence, l'inutilité, l'indifférence.

Ils sont là parce qu'ils veulent le changement. Pas juste pour eux, mais pour la collectivité, pour leur voisin, pour leur infirmière, pour le cafetier d'à côté, pour l'avenir des enfants, les leurs et ceux des autres.

Ils sont là parce qu'ils y croient, même si la lassitude dans leurs yeux laisse filtrer le doute, le découragement. Même s'il fait trop calme, même s'ils pensent qu'on ne les écoute pas. « On peut toujours dire que ça ne sert à rien, mais si on ne bouge pas, rien ne changera. La résistance continue », déclarait le secrétaire général de la FGTB. Et pourtant, après plus d'une année de grèves et de protestations, les « mesures sociales » continuent de toucher les travailleurs, les pensionnés, les malades, les chômeurs, les femmes et les jeunes. Alors, à quoi bon ?

Dans la foule pourtant, il y a encore des éclairs d'espoir, d'inventivité. Comme le mouvement « Tout Autre Chose – Hart boven Hard » qui milite pour un changement de société, tous ensemble. « Notre volonté est de remettre à l'agenda poli-

tique la réduction collective du temps de travail comme principe. » Admettant que la question est complexe, le collectif veut démontrer que ces politiques d'austérité cherchent à augmenter la durée globale du travail et se trompent lourdement. « De nombreux scénarios sont proposés par des organisations syndicales, des associations, des partis. Tout Autre Chose essaie de relier ce débat aux balises que le mouvement s'est fixé en adressant la question : "en quoi une réduction collective du temps de travail peut-elle conduire à une société démocratique, solidaire, coopérative, écologique, juste, égalitaire, créative, plurielle, réjouissante". » Cette société voulue par ceux qui battaient le pavé bruxellois début octobre.

ESPOIR - HUMANITÉ

Ah, et si on aidait d'abord « nos gens » ? Cet ancien SDF, devenu éducateur de rue, vient de terminer sa « maraude » et, entre cigarette et café, il s'énerve :

« On ne se souvient de « nos pauvres » que quand d'autres « menacent » de venir les remplacer. Ce que je lis dans les médias me fait bondir. On oppose les pauvretés et on dirait que les gens ne réfléchissent pas. Eh bien, vous savez quoi ? Je viens d'en parler avec les gars (un groupe de sans abri qui fréquentent son association). De leur part, je m'attendais à ce qu'ils pensent que c'était dégueulasse qu'on accueille autant d'étrangers alors qu'ils sont de plus en plus nombreux à sombrer dans la misère. Eh bien non. Ils ont bien sûr accusé les politiciens, mais pas d'ouvrir les portes : de ne rien faire pour régler la misère, en général. Celle d'ici et celle de là-bas. » Il cite François, ancien instit qui parvient à quitter la rue mais

jamais pour longtemps. « Faut pas leur en vouloir. Ces pauvres types, ils viennent parce qu'ils pensent que c'est mieux ici. Le gouvernement, il a assez pour me donner à manger et leur donner à manger. Mais il préfère nourrir les banquiers. Alors, ces réfugiés, on va quand même pas leur taper dessus juste parce qu'ils veulent vivre, non ? » L'éducateur respire. « La race humaine porte encore de l'espoir ».

Un espoir véhiculé aussi à travers le slogan « refugees welcome » qui illustrait la marche de solidarité avec les réfugiés, organisée le 27 septembre. Comme le constatait Élodie Franquart, de la 'Plateforme citoyenne de soutien aux réfugiés de Bruxelles', les participants représentaient « 23 000 "oui" à la solidarité, à la dignité et à l'hospitalité et autant de "non" à la peur, au racisme et à la haine ». 23 000 espoirs ?



Annelise DETOURNAY

S o m m a i r e

Choses vues

2 Espoir social

Éditorial

3 Mentir. Et puis après ?

Découverte

5 Et Jaco recréa Dieu

À la Une

6 Pas un plaisir. Une urgence

8 La catastrophe est (encore) à venir

10 Philippe Lamberts :
« Les gens doivent prendre leur sort en main »**Signe**

12 Moines et citadins

14 Du soutien dans les filets

15 Guides en fête

Évangile à la Une16 Novembre :
Agirs humains**Éclairage**

17 Une présence autour de l'absence

- Comment se dire « À Dieu » ?
- Une parole d'espérance est-elle possible ?
- « Enfin un domicile fixe ! »

Vu

21 Un partage contre le gaspillage

Rencontre

24 Jean-Claude Bologne : « Si j'avais la foi, je serais moine contemplatif »

Ça se vit

27 Débroussailler et rebondir

Eh ben ma foi

28 Dorothy Qui ?

29 La frontière, un passage

Parole

30 « Clown de mon cœur »

À voir

31 Cap sur la Turquie

32 À lire, à voir, à écouter...

34 Lumières pour la paix

35 Annonces

Mentir. Et puis après ?

O n n'entend plus parler que de cela depuis le 21 septembre dernier. Afin de faire croire que ses modèles diesel étaient peu polluants, le plus important constructeur automobile allemand les aurait tout simplement trafiqués grâce à un petit logiciel les rendant propres sur demande, en période de tests, mais les laissant émettre de grandes quantités de particules nocives lorsqu'ils circulent sur routes.



Depuis cette révélation, le monde s'étonne : est-il possible qu'une si illustre société ait pu se lancer dans pareille supercherie ? Qu'elle ait sciemment trompé les autorités, et « nous », ses fidèles clients, qui mettaient en elle toute notre confiance ?

Certaines marques semblent auréolées d'une telle renommée qu'on peine à imaginer qu'elles puissent ne pas être vertueuses.

Face à certains de ces rêves devenus accessibles, dont les « belles » voitures font partie, nous sommes parfois pris de cécité précoce et totale.

Comme si l'univers du marché automobile n'était pas d'abord une vaste arène sanguinaire où de grands conglomérats industriels ne cessent de se faire la guerre pour conquérir des parts de marché, coûte que coûte. Sans hésiter à rendre plus vert que nature ce qui ne l'est pas. Sans s'interroger ne serait-ce qu'un instant sur le poids de la responsabilité sociale qu'endosse une entreprise lorsqu'elle choisit ainsi de jouer avec les normes et l'environnement.

La remarque, bien sûr, ne vaut pas que pour le secteur automobile. Tout l'univers commercial qui nous entoure ne cesse de jouer sur les équivoques, le *green washing* et les allégations mensongères afin de faire croire au consommateur que ce qu'il propose est plus sain, plus propre, plus éthique, que ce qu'offre la concurrence. Au risque de déguiser des vérités et de nous faire prendre des illusions pour la réalité.

Alors que, dans les discours, chacun ne rêve que de transparence, d'honnêteté et de plus d'humanité, le mensonge n'a sans doute jamais été aussi fréquemment utilisé comme moyen de persuasion, de conquête économique et de gouvernance des États.

Certaines sociétés s'en accommodent mal. Aux États-Unis, ce que l'on reprochera à un individu ou à une entreprise ne sera pas tant de se mal conduire que de n'avoir pas dit la vérité. Ailleurs dans le monde, on semble de plus en plus enclin à banaliser l'existence des tromperies en tous genres. Mentir est devenu normal, presque légal. Et en tout cas souvent justifié. On en vient ainsi parfois jusqu'à saluer l'inventivité de ceux qui réussissent à duper le mieux leur entourage. Combien des propriétaires des voitures concernées par la tromperie sur les normes de pollution ne se révolteront ainsi jamais au nom de l'atteinte que ces véhicules ont fait à l'environnement ? Combien ne se préoccupent jamais de ce point, mais réagiront parce que, désormais, leur automobile a moins de valeur que celle qu'ils imaginaient ?

N'est-il pas temps de tout simplement réapprendre à être honnête ? Honnête avec les autres. Et pour cela, être honnête avec soi-même. Pour pouvoir sans honte se regarder les yeux dans les yeux, le matin, dans son miroir. Et être fier de soi...

UN TOUT NOUVEAU TESTAMENT

Et Jaco recréa Dieu

Avec *Le Tout Nouveau Testament*, Jaco Van Dormael revient au cinéma. « Pour faire un film, bon Dieu que c'est long » doit-il se dire dans son atelier. Sans s'énerver, Jaco aura réalisé quatre longs métrages en vingt-quatre ans... Mais l'apôtre a d'autres cordes à son arc. Il a touché à divers univers : clown, théâtre pour enfants, cirque, court métrage, théâtre... Avec à chaque fois, une touche d'humanisme, de tendresse et de créativité déconcertante.



© Ricardo Vaz Palma

JACO VAN DORMAEL.

« Dans les textes anciens, Dieu n'était pas amour. Dieu était jaloux. »

Difficile de ne pas associer le nom de Jaco Van Dormael à deux de ses films précédents. Des succès incontestés. En 1991, *Toto le héros* révèle l'onirisme du réalisateur. Dans cette comédie dramatique, un enfant s' imagine avoir été échangé par erreur à la maternité avec

son voisin qu'il va jalouser toute sa vie. En 1995, autre révélation, *Le Huitième jour*. Jaco frappe fort. L'acteur principal crève l'écran : Pascal Duquenne est un jeune trisomique qui partage la vedette avec Daniel Auteuil. Deuxième réussite pour le réalisateur bruxellois qui touche le public par cette fable

sur une rencontre avec le handicap et la différence. Et là encore, c'est l'univers imaginaire de Jaco qui séduit le public.

Mais dans ce chemin escarpé du cinéma, en 2009, Jaco trébuchera pour la première fois. Son troisième film, *Mr Nobody*, est un échec commercial.

REPARTIR DANS UNE AUTRE VOIE

2015 sera pour Jaco une nouvelle année de révélation... Dieu entre en scène ! Pour monter *Le Tout Nouveau Testament*, Jaco s'entoure de quelques disciples belges. Thomas Gunzig à la co-écriture. Et puis, côté plateau : Benoît Poelvoorde (Dieu), Yolande Moreau (son épouse), François Damians. Le scénario imagine que Dieu existe et qu'il habite à Bruxelles. Rustre, il gueule sur ses proches, s'abreuve de télévision. Avec son ordinateur, au fond d'un bureau froid aux murs d'une hauteur interminable et tapissés de tiroirs de classement, il écrit des lois absurdes et mesquines pour ennuyer les gens. Dieu est un peu macho avec sa femme et guère plus tendre avec sa fille. Cette dernière, Ea, a dix ans. Pour se venger, elle balance par SMS les dates de décès de tout le monde... histoire de casser l'emprise de Dieu sur les hommes. Et puis, elle fugue.

Comme son frère, quelques années plus tôt.

Alors, effronté ce Jaco Van Dormael ? « À aucun moment je ne me suis dit que ce film pourrait choquer quelqu'un. C'est peut-être naïf de ma part, mais je n'ai pas eu peur. Il n'y avait de toute façon aucune intention de choquer ou de ne pas choquer. Je suis d'éducation catholique, sans être croyant. J'ai baigné dans cette culture, et quand j'étais jeune je lisais la Bible comme n'importe quel autre livre. Je trouve que la Bible est un texte bien écrit, il y a des scènes intéressantes et magnifiques, des personnages touchants. »

Mais pour Jaco Van Dormael la question reste entière : Dieu existe-t-il ou non ? « Avec mon ami Thomas Gunzig, de culture juive, on est parti sur l'idée que oui, Dieu existe, et qu'il habite à Bruxelles. Et comme lui et moi étions vraiment étonnés par l'absence des femmes dans ces récits bibliques, nous lui avons ajouté une épouse et une fille ! Nous avons l'impression de pouvoir en faire quelque chose de contemporain. Une gamine, une adolescente révoltée contre son père et qui veut changer le monde. L'idée de repartir dans une autre voie nous plaisait beaucoup. »

FANTASTIQUE ET ACTUEL

« Il y a une dizaine d'années, j'avais lu les textes apocryphes, et les femmes sont beaucoup plus présentes. Dans certains d'entre eux, Marie-Madeleine est le premier

apôtre. Dans d'autres, la femme de Jésus. Il y a aussi des miracles qui ont été évacués, comme Jésus terrassant le dragon. » De quoi nourrir l'imaginaire de Jaco Van Dormael ? « Cela donne en tous cas beaucoup de liberté. Ces textes sont écrits et réécrits plus de trois cents ans après Jésus Christ. Ils ont été réunifiés pour des raisons religieuses et politiques en vue de solidifier une foi unique. Du coup, ces récits apocryphes prennent une couleur étonnante. Notre film, c'est un peu un apocryphe contemporain, mais plutôt de l'ordre de la comédie, pour parler de choses de la vie d'aujourd'hui. Avec des téléphones portables, avec des adolescents, avec des bureaux, des studios de doublage de films pornos, des magasins de luxe... »

« À aucun moment je ne me suis dit que ce film pourrait choquer quelqu'un. C'est peut-être naïf de ma part, mais je n'ai pas eu peur. »

Du réel et du fantastique, comme ce bureau de Dieu que l'on croirait inspiré par les décors de BD de François Schuiten ? « Non, il n'est pas intervenu, mais c'est un ami. D'ailleurs, nous écrivons le scénario de son prochain album avec Thomas Gunzig. En revanche je me suis un peu inspiré du *Mundaneum de Mons...* », précise Jaco.

HUMANITÉ ET AMOUR

Jaco a-t-il voulu faire un film où l'humanité et la tendresse évoquent une forme de respect ? « Non, c'est une histoire d'amour. Dans les textes anciens, Dieu n'était pas amour. Dieu était jaloux. Il se vengeait si on aimait un autre Dieu que lui. Il envoyait des maladies, de la destruction... C'est dans le Nouveau Testament que l'on parle d'un Dieu d'amour. Ici, nous nous sommes dit : si Dieu n'est pas amour, sa fille, au moins, le sera ! Et c'est la femme de Dieu qui est la vraie déesse, mais elle s'est fait détrôner par un type qui lui tape dessus. Elle est terrorisée par lui qui n'est pas vraiment un Dieu, mais un ordinateur. »

ENGOUEMENT

Rayon amour, le public de Jaco le lui rend bien. Ovationné à Cannes en juin dernier, il a été plébiscité dans les salles. Trois semaines après sa sortie, le film avait fait 170 000 entrées en Belgique et 650 000 en France ! Bingo pour Jaco. C'est donc le paradis ? « Si c'est cela le

paradis... Ce ne sont que des chiffres ! Mais c'est un formidable encouragement. C'est un accueil très très chaleureux. De plus, les gens reconnaissent Bruxelles, ville où ils habitent ou qu'ils traversent... C'est assez agréable, même pour moi, de voir dans un film des lieux que l'on côtoie. C'est aussi avec des acteurs d'ici, des accents d'ici. »

Et puis, il y a la fidélité, le clin d'œil aux amis et aux proches. Pascal Duquenne joue une petite scène dans *Le Tout Nouveau Testament*. Même le papa de Jaco est au générique. Il a ainsi commencé sa carrière d'acteur à près de cent ans ! Mais ce quatrième film est aussi celui d'une absence. Pierre Van Dormael avait signé les musiques des trois premiers films de son frère. Jazzman réputé, il a été emporté par un cancer en 2008.

DES PROJETS AU THÉÂTRE

Touche à tout, créatif, Jaco Van Dormael est aussi un bidouilleur, qui aime mélanger les disciplines. En 2012, il réalisait une création collective avec sa compagne, la chorégraphe Michèle Anne De Mey et un certain... Thomas Gunzig. *Kiss and Cry* était un spectacle d'une rare originalité, réalisé en direct sur une scène de théâtre. Du « nanothéâtre » avec un petit train électrique, des décors minuscules, deux doigts qui se faisaient danseuses, des trucs et ficelles à hauteur de l'imagination et de la poésie de Jaco... Le tout projeté sur grand écran. « C'était un spectacle qui posait la question de savoir ce que deviennent les gens que l'on a connus quand ils quittent notre mémoire. » Une question sérieuse pour un être angoissé ? « Pas du tout. Je suis un optimiste. Parce que c'est chouette d'être en vie. C'est cela l'optimisme ! »

En décembre prochain, le trio Jaco, Michèle Anne et Thomas remettront le couvert. Leur nouveau spectacle, *Cold Blood*, sera proposé en clôture de Mons 2015. « Ce sera dans la même veine que *Kiss and Cry*, un film éphémère joué dans des théâtres. »

Alors si comme saint Thomas (Gunzig), le public ne croit que ce qu'il voit, le rendez-vous est pris pour décembre...

Stephan GRAWEZ

Cold Blood : en décembre 2015 à Mons et en avril 2016 à Namur

☞ <http://www.mons2015.eu/fr/cold-blood>

☞ www.theatredenamur.be/cold-blood/

ACCUEIL DES RÉFUGIÉS

Pas un plaisir. Une urgence

Contrairement aux hésitations de la plupart des États européens, de nombreux citoyens, organisés ou non, se sont courageusement impliqués dans l'accueil des réfugiés. Au-delà de la réaction spontanée, ces actions impliquent de réelles responsabilités.

En dépit des informations régulières sur les drames qui se jouent aux portes de l'Europe, il a fallu l'image d'un tout jeune enfant mort sur une plage de Bodrum pour véritablement « secouer » une grande partie de l'opinion publique. « *Je ne pouvais plus me contenter de suivre les infos et constater le gâchis humain, confie ainsi un volontaire bruxellois. Je devais faire quelque chose.* » Comme lui, des citoyens de toutes origines et de tous âges ont alors proposé leurs services. Ils aident désormais à la distribution de nourriture, de vêtements, de matériel de couchage. Ils nettoient les lieux d'accueil. Ceux et celles qui ont une formation de psychologue, d'aide sociale ou d'enseignement mettent leurs compétences à disposition. Et les dons affluent au point que les grandes organisations sont dépassées. Il faut y mettre de l'ordre, trier et parfois demander aux donateurs de garder provisoirement chez eux tout ce qu'ils étaient venus apporter. Ce qui est parfois difficile à expliquer.

UNE RESPONSABILITÉ EXIGEANTE

Mais au-delà des services et des dons d'urgence, au-delà de l'engagement bénévole dans les centres d'accueil, une question revient souvent : « *Puis-je accueillir un réfugié chez moi ?* » Bien sûr. Mais, avertit un responsable, « *On n'accueille pas un réfugié comme on va chercher un ami à la gare. Ce n'est pas un plaisir, c'est une urgence.* » Pour les réfugiés, qui ne savent où poser leurs maigres bagages, la mobi-



DES PLUS ÂGÉS AUX PLUS JEUNES.

Ils proposent leurs services en fonction de leurs compétences.

lité tant vantée en Occident n'est pas une valeur, mais une épreuve. « *Accueillir un réfugié dans sa maison, c'est une responsabilité exigeante. Il ne suffit pas seulement d'offrir un toit. Il s'agit d'accompagner le réfugié dans sa nouvelle vie.* »

Le réfugié ne doit pas seulement régler des problèmes administratifs, il vit aussi un drame personnel. Il souffre de son départ, des risques qu'il a pris, de la perte de ses biens et de tout ce qu'il laisse derrière lui. Il a fait le choix de l'exil parce que « *dans les camps, en Turquie ou au Liban, il n'y a pas de travail possible, donc pas d'avenir* ». Il ne pouvait aller que « *là où on peut reconstruire sa vie* ». Un réfugié syrien prévient : « *On ne va pas refaire avec nous l'histoire des réfugiés palestiniens qui ont vécu des dizaines d'années dans des camps et qui dépendent toujours de l'aide internationale...* »

RECONSTRUCTION

Se reconstruire, s'établir, trouver du travail, rassembler la famille... voilà des objectifs positifs. Mais il reste en toile de fond « *le souvenir mélancolique d'une vie perdue* » que l'on peut deviner dans les regards inquiets des enfants, des femmes et des hommes que les bénévoles accompagnent dans leur reconstruction.

« *Accueillir, ce n'est pas seulement offrir un toit et un statut*, explique une volontaire de la Croix-Rouge. *Ce n'est qu'un point de départ. L'immigration se vit comme un processus de reconstruction par l'apprentissage de la langue, par le travail, par l'enseignement. Ainsi que par la reconnaissance de nouvelles conventions sociales ou culturelles.* » Cela ne veut pas dire qu'un réfugié serait seul responsable de la réussite de son insertion. Elle dépend tout autant du pays hôte, qui peut l'aider à trouver sa place dans la société ou, au contraire, lui opposer des limites qui feront de lui un immigré « pour toujours ».

DÉFI MORAL

L'appel du pape François aux catholiques à accueillir « chez soi » les réfugiés « comme des voisins » est un défi moral pour l'Europe. C'est aussi un geste historique dans les relations interconfessionnelles en ce moment de crise dans le Moyen-Orient islamique. Et pour les évêques belges, cet appel aux communautés chrétiennes et aux 120 000 paroisses européennes « *permet non seulement de tenter de répondre au mieux à la crise de l'accueil qui nous*

occupe, mais aussi de se constituer un large réseau de propriétaires solidaires ».

En Belgique, deux modèles d'accueil coexistent pour celles et ceux qui introduisent une demande d'asile. La majorité des demandeurs est rassemblée dans des centres collectifs et l'autre partie (un tiers des migrants) dans des logements unifamiliaux. Ainsi, Fedasil, (Agence fédérale pour l'accueil des demandeurs d'asile) ne fait pas appel aux particuliers pour assu-

« Accueillir, ce n'est pas seulement offrir un toit et un statut. »

rer le logement. « *Nous offrons l'accueil dans des centres collectifs, directement ou avec l'aide d'organisations partenaires (Croix-Rouge, Ciré).* » Mais les personnes qui disposent d'un logement libre pour une location peuvent contacter Convivial, mouvement d'insertion des réfugiés (www.convivial.be) qui se charge notamment de la recherche de logements pour les réfugiés reconnus, c'est-à-dire ceux dont la procédure a abouti à un statut de protection en Belgique.

PROPRIÉTAIRES SOLIDAIRES

Caritas Belgique a opté pour ce second modèle. Son avantage, expliquent ses responsables, est d'être à taille humaine. Les individus ont plus d'autonomie, ce qui peut favoriser leur intégration dans le milieu proche. Ils ont aussi davantage d'intimité, ce qui est propice à la vie de famille. Dans le cadre d'une convention qui la lie à Fedasil, Caritas dispose, en Belgique, d'un réseau de 450 places d'accueil structurelles et de 200 places supplémentaires en réserve. L'ONG catholique offre aussi le service d'accompagnement nécessaire. Un assistant social aide le demandeur d'asile dans ses démarches

sociales et juridiques. Les réfugiés sont accueillis sans distinction de race et de religion.

Le logement doit être de qualité, équipé de sanitaires et d'une cuisine. Caritas garantit le paiement d'un loyer modéré et des charges, ainsi que la remise en état du bien selon une formule qui fonctionne déjà depuis une quinzaine d'années à la manière des Agences immobilières d'habitations sociales.

Caritas concentre son encadrement dans les grandes villes : le règlement du statut de réfugié nécessite en effet des facilités de déplacement et de communication. Mais à partir du moment où la demande d'asile est reconnue, le réfugié peut s'installer où il veut, mais de préférence là où il trouvera de bons moyens de communication pour favoriser son insertion et la recherche d'un travail. Aujourd'hui, le réseau d'accueil de Caritas est saturé et l'organisation cherche de nouveaux logements pour répondre à la demande. Le site www.caritas.be donne à ce sujet des informations précises.

On a vu aussi surgir ces dernières semaines de nouvelles initiatives sur internet, dans l'esprit de l'économie de partage. Des associations, en France, en Allemagne ou en Angleterre font la promotion de sites favorisant la rencontre entre particuliers et réfugiés dans le style du site de locations de vacances d'Airbnb. Il faut rester prudent. La formule de logement encadrée est à privilégier par rapport à l'hébergement direct (sans intermédiaire) chez les particuliers. « *Loger un réfugié chez soi est peut être un mauvais service, car si le demandeur d'asile ne rentre pas dans une convention avec Fedasil, ses droits à l'accueil et à l'assistance peuvent être compromis. Il vaut mieux être encadré pour mettre toutes les chances de son côté.* »

Christian VAN ROMPAEY

ACCOMPAGNER

Selon le dictionnaire, accueillir c'est recevoir quelqu'un, bien ou mal. Mais les bénévoles et volontaires de l'accueil redonnent aujourd'hui à ce mot son sens originel, puisé dans le français du XII^e siècle.

Du latin *accolligere*, accueillir signifie rassembler. Le mot *acoillir* signifiait accompagner, être avec. Cette première définition a laissé au mot accueil une connotation particulière, comportementale, qui englobe une façon d'être et un état d'esprit basés sur la disponibilité, l'attention à l'autre, l'acceptation mutuelle de ce que l'on est. (CVR)

CENTRALE NUCLÉAIRE DE FUKUSHIMA

La catastrophe est (encore) à venir

L'explosion de la centrale japonaise en mars 2011 est bien plus grave que le tremblement de terre et l'effroyable tsunami qui l'ont causée. On le sait, mais on se tait.

La population de la région se sent aujourd'hui abandonnée. C'est pour elle que Takako, une Petite sœur de Jésus, a choisi de venir vivre là avec sa communauté. Témoignage.

« **C'**est vrai, ce n'est pas sans danger de vivre dans la région de Fukushima. Mais pour nous, il existe des raisons d'habiter là-bas. » Visage épanoui et sourire aux lèvres, Takako explique le choix de fonder une communauté de Petites sœurs à quarante kilomètres de la centrale nucléaire, là où vit sa maman. Le désarroi, la peur, la souffrance et l'abandon vécus par les gens de cette zone irradiée l'ont fortement bouleversée. « Nous sommes trois à

avoir accepté de vivre ici : une Française de 92 ans, une autre Japonaise et moi-même. Assurer une présence aux côtés de ces gens pauvres et abandonnés correspond bien au charisme de notre congrégation. »

DÉSASTRE SOCIAL

« Près de deux millions d'habitants vivent dans la préfecture, explique Takako. Huit petites villes proches de la centrale ont été évacuées et sont devenues des villes

fantômes. Des gens travaillent sur le site de la centrale et aux alentours mais on ne connaît pas leur nombre. La plupart sont des personnes qui ne trouvent pas d'emploi ailleurs. Ils portent sur eux un appareil qui mesure la quantité de radiation. Quand le maximum tolérable est atteint, ils doivent quitter leur emploi. Mais pour ne pas le perdre, certains trafiquent leur appareil. » Les populations déplacées ont été relogées dans de petites habitations préfabriquées. Du provisoire qui dure... « Beau-



© SecuriTakako

SACS NOIRS.

Ils contiennent des tonnes de terre irradiée dont on ne sait que faire.

coup de femmes et d'enfants ont cependant quitté la région laissant le père seul, qui continue à travailler. Du coup, de nombreux couples ne résistent pas à la souffrance de la séparation et divorcent. Par ailleurs, le gouvernement et l'entreprise TEPco ont dédommagé les personnes déplacées mais de manière inégale, ce qui divise les gens », indique la sœur japonaise.

De nombreuses écoles ont fermé. Les entreprises s'en vont. Le tourisme s'écroule. La vie est dure et sans perspective : « Depuis janvier, il y a eu onze suicides dans ma région », relève Takako. Et pour les parents, le stress est énorme. À ce jour, le taux de cancer de la thyroïde chez les enfants de la région est trente fois plus élevé que la moyenne au Japon.

MISSION IMPOSSIBLE

Au début, le gouvernement avait annoncé que le « nettoyage » prendrait trois ans et que les gens

pourraient alors regagner leur maison. « On nous a annoncé en juin dernier que le village allait être dépollué. Des gens sont venus pour mesurer la surface et le volume de terre irradiée qu'il faudrait enlever. Depuis, plus rien » note Takako, dubitative. « Les bâtiments, on peut les décontaminer. Mais les forêts, les montagnes, la mer ? Et puis, les réacteurs continuent d'émettre des radiations. Avec le tremblement de terre, ils se sont enfoncés dans le sol. Les humains ne pouvant

pas s'en approcher, des robots ont été construits mais les premiers essais n'ont pas été concluants. De plus, lors des typhons, la pluie qui tombe sur la centrale et autour se contamine puis retourne à la mer... Impossible donc d'estimer le degré réel de pollution », fait observer la sœur japonaise qui évoque ensuite le problème de la pêche locale. Les pêcheurs ont beau tester la radioactivité de l'eau, cette dernière se déplace, comme le poisson, au gré des courants marins. Des substances radioactives provenant de Fukushima ont d'ailleurs été détectées sur la côte est du Canada... Dans la campagne de ce coin du Japon, au bord des routes, des sacs noirs s'amoncellent. Par-

Le premier ministre japonais affirme que l'accident de Fukushima est sous contrôle. En même temps, il annonce qu'il faudra plus de trente ans pour assainir les lieux.

fois recouverts de bâches vertes pour être « en harmonie » avec la nature. « On enlève la terre, on coupe les herbes et on met le tout dans des sacs d'environ une tonne. Puis on les entrecroise sur des terrains. Mais on ne sait pas ce que l'on va en faire », raconte

Takako. Malgré cela, encore beaucoup de personnes, les plus âgées, continuent à faire leur potager et prennent le risque de manger leur production. Les plus jeunes préfèrent s'approvisionner en légumes et en riz importés, notamment des régions plus au nord. C'est plus cher mais sans doute guère plus sûrs. « On s'en méfie. Après l'explosion, les vents étaient orientés vers les montagnes du nord. Mais on n'en parle pas, on cache la réalité sinon les gens n'achèteront plus les légumes qui viennent de cette région », explique la religieuse.

INSENSÉ

Et pour aggraver encore la situation, tant le gouvernement que l'entreprise TEPco, propriétaire des centrales, continuent à mentir. Candidature de Tokyo aux Jeux Olympiques de 2020 oblige, le premier ministre japonais affirme que l'accident de Fukushima est sous contrôle. En même temps, il annonce qu'il faudra plus de trente ans pour assainir les lieux. « En voyant tout cela, je ne comprends pas comment on peut encore investir dans l'énergie nucléaire. Après l'explosion de Fukushima, les 54 réacteurs du Japon ont été stoppés. Le gouvernement a incité à économiser l'électricité et à développer les sources d'énergie renouvelables. Il n'y a pas eu de coupure d'électricité et on s'est rendu compte qu'on gaspillait. Et voilà qu'on décide, au mois d'août, de redémarrer la centrale de Sendai dans la province de Kyushu ! Et, en même temps, de diminuer les aides à la promotion de l'électricité verte. Pourquoi ? C'est insensé ! »

FAITS



PROGRÈS. Dans son discours prononcé à la tribune des Nations unies, le Premier ministre Charles Michel a déclaré que la Belgique affecterait la moitié de son aide publique au développement aux pays les moins avancés (PMA).

REFONTE. Depuis dimanche 27 septembre, le nouveau site  CathoBel est en ligne. Il est né de la fusion des sites d'informations Infocatho.be et Catho.be. Ce nouveau site de l'Église catholique francophone en Belgique est multimédia. <http://www.cathobel.be/>

DÉTOUR. En septembre, le gouvernement socialiste français a multiplié les gestes envers les catholiques : inauguration de la cathédrale de Créteil, consultation de l'épiscopat sur les migrants, références à l'encyclique du pape, etc. « Le gouvernement est aussi soucieux de l'égalité de traitement des catholiques par rapport aux autres confessions », a déclaré un membre de l'entourage du ministre de la Défense Bernard Cazeneuve.

ACHARNEMENT. La mosquée de Lakouanga (Bangui, Centrafrique) a été de nouveau mise à sac fin septembre lors de violences interconfessionnelles. L'an passé, l'édifice avait déjà été détruit par des membres de la communauté chrétienne en représailles à une attaque contre une église catholique. La reconstruction de cette mosquée était un projet associant musulmans et chrétiens.



CANONS. Le 18 octobre dernier, au cœur du synode sur la famille, le pape François a élevé à la sainteté Louis et Zélie Martin, les parents de Thérèse de l'Enfant-Jésus, que l'on connaît mieux comme « sainte Thérèse de Lisieux ».

FACE À UNE EUROPE DES MARCHÉS

Philippe Lamberts :

« Les gens doivent prendre leur sort en main »

« Je ne me bats pas pour des idées mais pour les cinq cents millions de personnes que je représente au Parlement européen », dit l'écologiste Philippe Lamberts. Et de définir l'écologie au sens large : partir des acteurs de changement et faire évoluer les institutions vers plus de justice sociale.

L'Europe ne s'est-elle pas éloignée de son idéal d'union démocratique et sociale pour se tourner de plus en plus vers des solutions néo-libérales ?

– Dans l'immédiate après-guerre, les gouvernements des pays qui ont formé l'Union européenne ont mis en place des politiques qui ont voulu construire une sécurité sociale digne de ce nom et des systèmes fiscaux plus « redistributifs » que par le passé. Ils les ont décidées soit par choix éthique, ce qui est la version positive, soit par crainte que les États d'Europe occidentale ne tombent

dans le giron communiste. Le mouvement communiste international est sorti de la Deuxième Guerre mondiale auréolé d'avoir combattu l'horreur nazie et par son action dans la résistance. Il pouvait prendre le pouvoir par les urnes. Comme l'Europe s'était scindée en deux blocs, dont un dominé par les communistes, il devenait important, notamment pour les États-Unis et les forces conservatrices européennes, qu'on lâche du lest sur la question de la justice sociale de manière à

garder l'Europe occidentale hors du giron communiste. Les politiques de redistribution ont donc été mises en place dans ce but-là. Mais l'acceptation et le soutien populaire à l'Union européenne venaient du « plus jamais ça » et portaient la promesse d'une postérité durable et partagée.

« Ce sont les sociétés les moins inégalitaires sur le plan des revenus qui ont les meilleures performances. »

– Jusqu'à approfondir l'intégration européenne par la création de l'euro, sans y planter une volonté de solidarité ?

– L'Europe a bâti une union monétaire dans un contexte de compétition fiscale et sociale, faisant irrémédiablement la part belle au marché et aux acteurs économiques qui peuvent tirer profit des différences entre les systèmes sociaux et fiscaux des États membres. Mais créer cette union monétaire sans qu'il y ait un souverain capable de lever l'impôt

et sans sécurité sociale commune, c'est forcément mettre en concurrence les dix-neuf États membres de la zone euro. Laquelle est, dès le début, arbitrée par les grandes fortunes et les sociétés transnationales, qui se jouent des frontières. Quand il n'y a pas d'harmonisation, on reste sous la pression des marchés financiers. C'était le choix de Delors.

– Et l'Europe reste sur cette lancée néo-libérale, quitte à laisser les plus faibles en chemin...

– En effet, l'Europe est gouvernée selon la pensée unique néo-clas-

sique de l'économie qui se résume par l'idée que l'intérêt personnel fera forcément l'intérêt général. Ce qu'on ne dit pas c'est que les bienfaits ne bénéficient qu'à 0,1% de la population ! Hélas, la plupart des citoyens ne réalisent pas que cette pensée unique est une religion ! La religion de la compétition de chacun contre tout le monde, de la croissance comme solution à tous les problèmes, du toujours plus et du tout au marché ! Autant de dogmes démentis par le réel car les

quelques éléments observables dont nous disposons tendent à prouver l'opposé, c'est-à-dire que ce sont les sociétés les moins inégalitaires sur le plan des revenus qui s'en sortent le mieux. Le bon sens c'est plutôt : « Réduisez les inégalités et tout le monde en profitera, y compris les riches ! »

– Mais vos collègues ultra-libéraux restent persuadés du contraire et continuent à promouvoir des politiques favorables aux nantis aux dépens de la majorité de leurs concitoyens ?

– D'où le fait que la politique soit perçue - et trop souvent à juste titre - comme favorisant l'intérêt d'une ultra minorité de la population et non le bien collectif. Prenons les exemples des accords de libre-échange qui se préparent entre les États-Unis et l'Europe (qui visent à supprimer les mesures protégeant les consommateurs pour favoriser les multinationales) et de la tricherie chez Volkswagen : ils démontrent que non seulement les banques, mais aussi les grosses entreprises, n'ont absolument rien à faire de l'intérêt général et vont même se vanter que leur seule mission - leur devoir fiduciaire pour prendre les mots qu'elles utilisent - c'est de maximiser le profit à court terme pour les actionnaires.

– Qu'est-ce qui reste possible pour résister aux « requins » de la finance ou aux « erreurs » des politiciens ?

– Les gens doivent prendre leur sort en main. Et ils sont de plus en plus nombreux à ne plus prendre pour argent comptant ce qu'on leur raconte dans les médias dominants ; ils veulent comprendre par eux-mêmes. Ce qui manque encore c'est une expression politique qui démontre qu'il y a moyen de construire une société permettant une vie digne pour tous, et qu'on peut sortir du modèle capitaliste. Les initiatives de terrain foisonnent et c'est réjouissant. Il faut avoir recours à la stratégie de la tenaille, c'est-à-dire articuler l'action à l'intérieur des institutions et la pression populaire des acteurs de changement afin de prendre le bloc de la pensée unique en tenaille. Une bonne écologie politique combine la réponse à l'urgence sociale - en clair la question de l'égalité - à l'urgence environnementale.

– Vous appelez à une forme de révolution ?

– Il s'agit d'inventer un système radicalement différent, c'est-à-dire en allant à la racine des choses. Opérer un changement profond, pas à pas, mais non pas renverser la table !

Godelieve UGEUX



© Stanislas Jourdan

INDICES

BILAN. La cinquième édition des États généraux du christianisme s'est tenue à Strasbourg les 2, 3 et 4 octobre dernier, sur le thème : Que désirez-vous ? Espérances, renouveaux, renaissances. Les participants se sont également interrogés sur Comment reconnaître les entreprises éthiques et solidaires ?



CHOIX. En Roumanie, les cours de religion ne sont plus obligatoires depuis septembre. Mais 90% des élèves ont choisi cette matière, désormais optionnelle, à la rentrée.

INITIATIVE. La revue *Laïcité & Religions* lance la lettre Le Monde des Religions. Son but : accompagner les enseignants et les éducateurs ainsi que tous les acteurs publics et la société civile dans leurs missions, en offrant une information claire et concise sur ces sujets sensibles. Conçue à la fois comme un outil de réflexion et de connaissances, elle propose une approche laïque des faits religieux. Le premier numéro est disponible sur internet : <http://fr.calameo.com/read/004480633015d4fed8791>

GUERRE SAINTE. Pour Vsevolod Tchaplina, porte-parole de l'Église orthodoxe russe, « Le combat contre le terrorisme est une guerre sainte et aujourd'hui, notre pays est peut-être celui qui le combat le plus activement. » Cette déclaration, faite alors que la Russie lance ses troupes pour soutenir Bachar el Assad, confirme l'indépendance dont l'Église russe jouit vis-à-vis du pouvoir



en place au Kremlin.

INVENTER UN SYSTÈME.

« Opérer un changement profond, pas à pas, mais non pas renverser la table ! »

AU CŒUR DE BRUXELLES

Moines et citadins

Le mois dernier, les Fraternités monastiques de Jérusalem organisaient à Bruxelles une journée Portes Ouvertes dans l'église mise à leur disposition depuis quatorze ans. Cette communauté nouvelle, qui veut « étendre un tapis de prière sur le macadam », propose une approche traditionnelle de la foi mêlée à des éléments de modernité.



MODERNITÉ ET TRADITION.

Le secret de leur succès tient dans l'alliance d'éléments anciens et nouveaux.

Trois fois par jour, les moines et les moniales se rendent dans l'église du parvis de Saint-Gilles, située non loin de la gare du Midi. Ils s'installent dans le chœur avec un petit banc de prière et leurs livres liturgiques, les

femmes à droite et les hommes à gauche. Pendant une demi-heure à une heure se succèdent psaumes, chants, prières et lectures, comme le font toutes les communautés monastiques. Puis, chacun quitte l'église et retourne à ses activités.

Constitués en deux entités distinctes, les moines et les moniales vivent séparément. Ils logent dans les rues avoisinant l'église, sans la traditionnelle « clôture » monastique, et exercent à mi-temps une activité salariée. Autour d'eux gravitent

des « fraternités laïques » (groupes de prière, catéchuménat, familles et jeunes foyers...) qui se nourrissent de leur spiritualité.

LA LITURGIE AU PREMIER PLAN

Pour cette communauté, la liturgie est le moment de contact privilégié avec son entourage urbain. Elle fait donc l'objet d'une attention particulière et KTO a d'ailleurs choisi de partager ce moment avec ses téléspectateurs. La chaîne de télévision catholique diffuse ainsi tous les jours, en direct, la liturgie de l'église Saint-Gervais à Paris, là-même où sont nées les Fraternités monastiques lors de la fête de Toussaint en 1975.

C'est un prêtre diocésain qui est à l'origine de cette communauté nouvelle : Pierre Delfieux. Ordonné à Rodez en 1961, il est appelé à Paris par le futur cardinal Lustiger pour être aumônier des étudiants à la Sorbonne. Dans le cadre des pèlerinages qu'il organise, il découvre l'ermitage de Charles de Foucault à Tamanrasset, dans le désert algérien. Il décide d'y passer une année sabbatique.

DES DÉBUTS À PARIS

Finalement, il y reste deux ans et, à son retour, confie au cardinal Marty, archevêque de Paris, son souhait d'être moine dans la ville. Celui-ci lui confie l'église Saint-Gervais où le projet démarre, rapidement complété par une fraternité de moniales. Après une période de tâtonnements et une fondation à Marseille qui s'éteint rapidement, le mouvement prend de l'essor. Les Fraternités comptent une centaine de membres au début des années 90 et commencent à essaimer.

Cependant, la communauté traverse des doutes, des défections et des crises de croissance. Elle paraît vouloir grandir trop vite, sans porter suffisamment d'attention au discernement des vocations. Les entrées étaient nombreuses, mais les sorties aussi. Les responsables actuels ont alors pris la décision de freiner la création de nouvelles implantations afin d'assurer efficacement la formation des membres présents.

UNE COMMUNAUTÉ NOUVELLE

L'initiative du Père Delfieux est loin d'être unique à cette époque. L'historien Giancarlo Rocca a recensé près de huit cents fondations semblables, nées pour la plupart après le concile Vatican II et souvent rattachées à la mouvance du renouveau charismatique.

Elles se caractérisent par une quête religieuse intense et une place prédominante accordée à la prière. C'est pourquoi le théologien Rick van Lier les rapproche davantage des ordres médiévaux que des communautés apostoliques des XIX^e et XX^e siècles.

Comme leur nom l'indique, elles accordent aussi une grande importance à la communauté et aux relations fraternelles et font souvent place à la mixité, vécue comme une complémentarité. Elles affirment nettement leur appartenance à l'Église catholique et valorisent les figures d'autorité – le pape, les évêques – et l'enseignement du Magistère de l'Église.

La liturgie est le moment de contact privilégié avec l'entourage urbain. Elle fait donc l'objet d'une attention particulière.

« TRADI » ?

Sont-elles pour autant traditionnelles dans leurs croyances et dans leurs pratiques ? Pour Rick van Lier,

l'appréciation doit être nuancée : « *Le chapelet, l'adoration eucharistique ou encore l'habit religieux côtoient la mixité, l'intégration des couples et des familles, l'ouverture à l'œcuménisme et les moyens modernes d'évangélisation. Le secret de leur succès est sans doute dans cette alliance d'éléments anciens et nouveaux.* »

À BRUXELLES DEPUIS 2001

En France, les Fraternités essaient dans des lieux prestigieux tels que Vézelay ou le Mont-Saint-Michel, qui ne sont pas à proprement parler des villes. Mais elles s'étendent également hors de France : Florence (en 1996), Montréal, Rome, Cologne, Varsovie... À Bruxelles, les Fraternités sont arrivées en 2001. Avec l'accord du cardinal Danneels, elles se sont installées dans l'église érigée sur le parvis Saint-Gilles. Les moines et les moniales y célèbrent leur liturgie dans l'église paroissiale. Il y a quelques années, ils ont pris contact avec l'abbaye de La Cambre pour envisager une installation dans un site au riche passé monastique, mais le projet n'a pas abouti.

Les Fraternités monastiques de Jérusalem, qui vont fêter leur quarantième anniversaire, font partie des communautés nouvelles qui se sont développées de façon significative. Le décès de leur fondateur en 2013, un moment toujours critique pour une jeune communauté, n'a pas porté atteinte à leur organisation, mais le nombre de ses membres aurait cessé de croître. Voilà de quoi susciter un nouveau défi pour une institution qui veut s'inscrire dans la durée.

INDICES

EN TÔLE. Il n'a fallu que quelques heures pour la construire : expulsés du plus vieux bidonville d'Île-de-France à La Courneuve, des roms ont rebâti leur église en une matinée, sur un terrain à l'Île-Saint-Denis. Conçu par un décorateur de théâtre soutien des familles, l'édifice tout en bois et tôle se trouve à côté d'une autoroute.



PAS SOLIDAIRE. L'Église chrétienne orthodoxe bulgare, à laquelle appartient plus de 80% de la population du pays, a demandé au gouvernement de ne plus laisser entrer de migrants musulmans sur le territoire national.

CONVERSIONS. En Allemagne, des paroisses protestantes connaissent un renouveau grâce à l'arrivée d'Iraniens et d'Afghans, en grande majorité des demandeurs d'asile, dont certains se convertissent au christianisme.



ENQUÊTE. Trente-cinq ans après l'assassinat de Mgr Romero, béatifié en mai dernier, l'épiscopat salvadorien a demandé la réouverture de l'enquête sur sa mort. En 1993, une Commission des Nations unies avait déjà établi que l'assassinat de Mgr Romero, par les escadrons de la mort, avait été ordonné par le responsable des services de renseignement de l'armée.

AFFRONTEMENT. Le 24 octobre dernier à Rome, l'équipe officielle de cricket du Vatican a affronté celle de l'Église anglicane d'Angleterre. Un match du même genre avait déjà eu lieu en septembre. Il avait été une première depuis le schisme d'Angleterre survenu en 1534.



PÊCHE ARTISANALE

Du soutien dans les filets



© CAPE-CFFA

PETITS PÊCHEURS.

Ils sont aidés et ont été soutenus notamment par Pierre Gillet.

Depuis 1997, la date du 21 novembre est devenue la Journée mondiale des pêcheurs et des travailleurs de la pêche artisanale. C'est en effet cette année-là qu'a été lancé à New Delhi (Inde) le Forum mondial de cette catégorie socioprofessionnelle jusque-là réputée pour son individualisme. À cette occasion, des hommes et des femmes venus de trente-trois pays ont décidé de s'unir afin de défendre les intérêts de la pêche artisanale.

Avec l'appui d'alliés, qui mènent notamment un travail d'analyses et d'informations, ces pêcheurs ne cessent d'alerter gouvernements nationaux, institutions internationales (notamment l'Organisation des Nations unies pour l'alimentation et l'agriculture - FAO) et instances européennes sur ce qui menace leur activité. Dans le viseur de ces « petits » pêcheurs : les multinationales de l'agroalimentaire qui ont recours à la pêche industrielle, mais aussi le secteur du tourisme. Tous deux sont souvent à l'origine de destructions irréversibles pour la pêche maritime et l'aquaculture.

COLLECTIF, COALITION...

Si le Forum date de 1997, ses origines remontent à 1984. Cette année-là, la

FAO se réunit à Rome avec experts et décideurs pour réfléchir à l'avenir de la pêche mondiale. Les professionnels de la pêche artisanale n'y étant pas conviés, ils organisent une rencontre parallèle avec leurs soutiens. Dans la foulée, le Collectif international d'appui aux travailleurs de la pêche (ICSF) voit le jour, en 1986. Il dispose de bureaux en Inde et à Bruxelles, dont l'abbé Pierre Gillet va assurer le secrétariat jusqu'en 1994. En 1992, Pierre Gillet contribue aussi à la formation de la Coalition pour des accords de pêche équitables (CAPE-CFFA). Des accords conclus entre l'Union européenne et les États d'Afrique, des Caraïbes et du Pacifique (Pays ACP).

Tous ces efforts ont permis aux pêcheurs artisans de s'imposer comme des interlocuteurs désormais incontournables. En

Tout comme les petits paysans, les pêcheurs artisans sont aussi sous pression sur tous les continents.

Mais ils s'organisent et se font entendre, grâce à des soutiens précieux. Pierre Gillet était l'un de ceux-là.

2005, l'ICSF reçoit ainsi un prix pour sa contribution au Code de conduite pour des pêcheries responsables de la FAO. Tandis que le travail de la CAPE-CFFA va désormais au-delà de la question des seuls accords de pêche. L'ONG joue un rôle actif au sujet des politiques commerciales, des investissements, ainsi que des droits économiques, politiques et sociaux des pêcheurs artisans et des femmes transformatrices de poisson. Le tout dans un contexte bien différent du départ : la Chine est à présent le pays ayant le plus grand nombre de pêcheurs avec six millions de professionnels recensés...

Jacques BRIARD

Pour en savoir plus, voir www.icsf.net et www.ape-cffa.org

UN FAMEUX « SUPPORTEUR »

Né en 1939, ingénieur industriel, enseignant et prêtre, Pierre Gillet a vécu durant quatorze ans parmi les petits pêcheurs du sud de l'Inde. Il a notamment revu – belle inculcation ! – les plans de bateaux conçus pour eux. Animateur-prêtre à Entraide et Fraternité-Vivre Ensemble, il s'est aussi attaché à mieux soutenir les pêcheurs artisans et les autres acteurs d'un développement durable, se formant aux sciences économiques pour cela. En Belgique, il a été curé de Naninne (diocèse de Namur) et directeur diocésain de Caritas, montrant l'exemple en hébergeant régulièrement des sans-logis chez lui. Engagé pour la défense des droits humains en Europe centrale, il a également œuvré dans la Société des Auxiliaires des Missions (SAM). Il accompagnait les prêtres disciples du Père Vincent Lebbe (1877-1940), ce missionnaire belge parti en Chine où il a prôné le respect et l'écoute de l'autre dans sa propre culture. (J.Bd)

CENT ANS

Guides en fête

Le 11 octobre dernier, douze mille Guides envahissaient la Citadelle de Namur pour célébrer le centenaire du mouvement. Pas de grands chambardements, mais une volonté de faire la fête...



© Magazine L'appel - Stephan GRAWEZ

GRAND RASSEMBLEMENT.

Pas de chambardement mais une volonté de marquer le coup.

« **O**n le devait à nos membres. Le rassemblement de 2007, pour le centenaire de Baden Powell, avait marqué tout le monde. On s'est dit qu'il fallait revivre cela », raconte Sophie Stevens, présidente des Guides Catholiques de Belgique (GCB). « Le mouvement existe grâce à sa dimension locale. Et grâce à ses fondateurs : une pédagogie non formelle dans un environnement qui est autre que celui de l'école ou du monde des clubs sportifs. Chez nous, on prend toute la mesure de ce parcours évolutif de l'enfant : à son rythme, on lui permet de se développer et de maîtriser ses talents. Grâce à l'animation, il prend à son tour des responsabilités. »

ANNÉE CENTENAIRE

Le rassemblement sur la Citadelle n'était qu'un moment dans les divers temps de cette année du centenaire. Il y a six mois, des États généraux étaient organisés. « Pour consulter les membres et les animateurs, pour continuer à moderniser la pédagogie et pour poursuivre l'adaptation aux réalités changeantes du terrain », explique Sophie Stevens. Comme l'engagement plus court des animateurs : seulement deux ans, en moyenne.

Les États généraux ont aussi permis de valider un travail de réflexion sur l'identité chrétienne

du mouvement entamé depuis un an et demi. « Une identité ouverte et tolérante, souligne la jeune présidente. On a questionné les membres là-dessus. Personne ne veut qu'on enlève notre spécificité catholique. Beaucoup attendent aussi des outils pédagogiques et du soutien sur ces questions de sens. »

MIXITÉ ET COLLABORATIONS

Avec 23 000 membres et 170 unités, les GCB constituent le deuxième mouvement de jeunesse en Belgique francophone. Finie l'image vieillotte du mouvement. « L'accueil des garçons remonte déjà à 1979. Aujourd'hui, ils composent près de 20% des membres ». Finies aussi les rivalités avec les frères scouts. « Les relations sont bonnes et se vivent dans le respect mutuel. Nos États généraux ont aussi insisté pour développer des coopérations pratiques sur certaines matières, comme la formation de base des animateurs. »

Dans six mois, Sophie Stevens quittera ses fonctions de présidente. Avec un sentiment de mission accomplie : un centenaire réussi et un mouvement stabilisé.

Stephan GRAWEZ

www.guides.be

FEMMES ET HOMMES



ADRIAN ET BROOK FRANKLIN.

Il y a dix-sept ans, ils étaient enfants d'honneur d'un mariage célébré à la Church of God de Gastonia, en Caroline du Nord. Le 1^{er} octobre de cette année, ils ont franchi le seuil de la même église... mais cette fois pour leur propre mariage. Une histoire d'autant plus belle que les mariés, eux, ne se souvenaient pas qu'ils s'étaient rencontrés pour la première fois à cette occasion...



KRYSZTOF CHARAMSA.

À la veille du synode, ce prêtre polonais membre de la Congrégation pour la doctrine de la Foi a volontairement fait son coming-out, révélant à la fois son homosexualité et l'existence de l'homme qui partage sa vie. « L'Église est en retard par rapport aux connaissances auxquelles est parvenue l'humanité », a-t-il déclaré.



MARY IRWIN-GIBSON.

Installée dans sa fonction il y a un mois, elle est la première femme à devenir évêque anglican à Montréal. Elle est aussi la première personne parfaitement bilingue à occuper ce poste. De quoi tenter de nombreux Québécois francophones déçus des absences d'évolution de l'Église catholique.



CYPRIEN ET DAPHROSE RUGAMBA.

Leur cause de canonisation a été déposée à Kigali. Ces deux acteurs de l'Église rwandaise ont été assassinés au premier jour du génocide. Ils avaient fondé, quelques années auparavant, la Communauté de l'Emmanuel dans ce pays.



JOHN ONAIYEKAN.

Archevêque d'Abuja, la capitale du Nigeria, il a proposé une amnistie pour les membres de la secte islamiste Boko Haram. Il estime que la plupart des militants déposeraient ainsi les armes.

NOVEMBRE

Les Évangiles des dimanches ne sont pas des textes anciens et poussiéreux.
Tous les jours, ils résonnent dans l'actualité.

Agirs humains

DIMANCHE 1^{ER} NOVEMBRE ILS SOIGNENT



De 2 à 3h du matin, ce 3 octobre, l'hôpital de MSF à Kunduz (Afghanistan) a été frappé par une série de bombardements aériens. Le bâtiment central, abritant l'unité de soins intensifs, les salles d'urgence et la kinésithérapie, a été touché à plusieurs reprises de façon très précise. Les patients qui ne pouvaient s'échapper sont morts dans leur lit. On a dénombré le décès de plus de sept malades et de douze membres du personnel. Pour MSF, tout porte à croire que le bombardement a été mené par les forces internationales de la Coalition.

« Heureux les doux, car ils recevront la terre en héritage. (...) Heureux les artisans de paix, car ils seront appelés fils de Dieu. » (Matthieu 5, 4-9)

DIMANCHE 8 NOVEMBRE ELLE COUPE



Pendant trente-cinq ans, Micky Emma a tenu un petit salon de coiffure à Reims. Aujourd'hui, à 67 ans, elle a fermé son commerce mais a répondu à une demande de La Maraude Citoyenne, une

association locale qui vient en aide, sur le terrain, aux démunis. Et a accepté de reprendre ses ciseaux pour s'occuper gratuitement des moins nantis. Cet été, elle a coupé leurs cheveux, en plein air, dans un parc de la ville. « Ces gens-là, ce sont des êtres humains, il faut leur donner ce qu'on peut », a-t-elle expliqué dans le journal de la région.

« Cette pauvre veuve a mis dans le Trésor plus que tous les autres. Car tous, ils ont pris sur leur superflu, mais elle, elle a pris sur son indigence. » (Marc 12, 44)

DIMANCHE 15 NOVEMBRE IL PRODUIT



Depuis des années, il poussait sur le mur de la tour de la cathédrale de Dax, insensible à l'absurdité du lieu où il avait choisi de croître. Mais, en juin dernier, une équipe d'agents municipaux, munis d'un élévateur, l'en a extirpé. L'affaire n'a pas été simple, car il avait déjà réussi à bien enfoncer ses racines entre les pierres. C'est ainsi que s'est terminée la vie de ce figuier, avant d'avoir pu donner ces fruits si particuliers qu'on récolte à la fin de l'été dans tout le sud de l'Europe. Et depuis des millénaires : en

2006, des scientifiques avaient découvert dans la vallée du Jourdain des preuves de la culture des figuiers 9400 ans avant Jésus-Christ. Soit mille ans avant le blé, l'orge ou les légumineuses.

« Dès que les branches du figuier deviennent tendres et que sortent les feuilles, vous savez que l'été est proche. De même, vous aussi, lorsque vous verrez arriver cela, sachez que le Fils de l'homme est proche, à votre porte. » (Marc 13, 32)

DIMANCHE 22 NOVEMBRE IL RÈGNE



Fin octobre se sont fermées les portes de l'Exposition universelle de Milan. Des millions de personnes se seront pressées pour défiler dans ses artères, à la découverte du thème « Nourrir la planète, énergie pour la Vie ». Un thème que chaque pays participant a décliné afin de donner de lui la meilleure image. Un film présenté au pavillon thaïlandais n'était ainsi qu'une longue dithyrambe de l'action du roi Rama IX, qui aurait été à l'origine de toutes les révolutions agraires du pays, y compris celle consistant chimiquement à faire pleuvoir par temps de sécheresse. Et les

visiteurs d'applaudir à la sortie...

« Jésus déclara : "Ma royauté n'est pas de ce monde." » (Jean 18, 36)

DIMANCHE 29 NOVEMBRE ILS BOIVENT

Le mariage contribuerait-il à réduire la forte consommation rapide d'alcool qui se développe chez les jeunes depuis une dizaine d'années ? Alors que certains scientifiques attribuent ce qu'on appelle le « binge drinking » à l'immaturation des jeunes, des chercheurs de l'Université du Missouri arrivent à d'autres conclusions en ayant observé le comportement de consommateurs d'alcool de 17 à 40 ans et ayant pour la plupart des parents alcooliques. Ils ont constaté que le mariage menait à un recul de la consommation, surtout chez ceux qui en abusaient le plus, notamment afin que les buveurs puissent s'adapter à leur rôle nouveau marital.

« Tenez-vous sur vos gardes, de crainte que votre cœur ne s'alourdisse dans les buveries, l'ivresse et les soucis de la vie, et que ce jour-là ne tombe sur vous à l'improviste comme un filet. » (Luc 21, 34)



ACCOMPAGNER LA MORT

Une présence autour de l'absence

Comment offrir une présence à ceux qui éprouvent la tristesse de l'absence ?
Comment célébrer le départ d'un être aimé qui n'a pas souhaité être enterré à l'église ?
Comment donner, après la mort, une mémoire pour ceux que la vie elle-même a oubliés ?
Comment accompagner les parents d'un enfant mort avant de naître ?
Autour de la mort, des personnes veulent donner un signe de vie.



AU CRÉMATORIUM

Comment se dire « À Dieu » ?

Aujourd'hui, le passage par l'église lors des funérailles n'est plus le seul modèle d'accompagnement des familles et des proches du défunt. Au crématorium, une équipe de chrétiens est présente auprès de ceux qui le souhaitent pour une cérémonie d'adieu.

Dans ses dernières volontés, le défunt peut avoir exprimé le désir d'être incinéré sans messe ni cérémonie à l'église. Ce peut être aussi le souhait de sa famille. Pour autant, ce choix s'accompagne souvent de la volonté de vivre un moment de recueillement, de méditation ou de prière. Pour rencontrer cette demande, les crématoriums font généralement appel à des équipes qui peuvent accompagner les proches du défunt selon leurs convictions. Chacun cherche ainsi à respecter au maximum les sensibilités spirituelles de tous. Mais le temps imparti à la cérémonie est plus court que celui d'une commémoration religieuse à l'église. Comment vit-on alors ce temps de recueillement au crématorium ?

Louis est un jeune retraité. Il participe bénévolement à une équipe de présence et d'accompagnement aux personnes endeuillées, lors des cérémonies au crématorium, dans le Brabant Wallon. Ce groupe a été mis en place par le diocèse qui envoie en mission une dizaine de personnes : deux diacres et des laïcs, hommes ou femmes.

EN MÉMOIRE DE LUI

Louis explique que l'équipe a mis au point un schéma d'intervention que chacun nourrit de sa propre sensibilité et des informations reçues des proches du défunt. Leur souci est en effet de « construire avec les proches, un déroulement qui leur permette d'être au plus près de ce qu'ils veulent exprimer, quel que soit leur degré de foi, mais en leur donnant aussi la possibilité d'accueillir le message de Jésus ressuscité ». Le temps étant limité, on tente de privilégier l'intensité de ces moments. L'essentiel est de suggérer aux proches du défunt de poser les gestes ou d'exprimer en paroles ce qui est le plus significatif pour eux.

L'équipe leur propose de choisir trois musiques ou chansons : l'une pour

l'entrée, la seconde pour le temps de recueillement et la troisième pour la sortie. « *La liberté pour les choix musicaux est totale, l'important étant qu'ils célèbrent la mémoire du défunt et son lien avec la famille ou les amis* », explique Louis. Il est aussi possible de projeter des photos du défunt, de ses amis ou de la famille pendant la célébration.

DU SENS EN VINGT MINUTES

Louis invite parfois les membres de la famille à former un cercle en se donnant la main pour une dernière évocation autour du cercueil. Un cercueil qui peut être parsemé à l'avance de pétales de fleurs, ou décoré avec des dessins d'enfants, lesquels seront éventuellement venus, en début de cérémonie, déposer des lumignons au côté du cierge principal. « *Tous ces gestes,*

Il s'agit de créer avec les proches, un déroulement qui leur permette d'être au plus près de ce qu'ils veulent exprimer, quel que soit leur degré de foi, mais en leur donnant aussi la possibilité d'accueillir le message de Jésus ressuscité.

constate Louis, *on les voit également dans les églises où ils sont, ici comme ailleurs, parfois posés spontanément par les familles.* » Cette similitude avec une célébration classique de paroisse ne s'arrête d'ailleurs pas là. On retrouve également les symboles, l'appel aux textes religieux ou aux prières chrétiennes. « *Sans doute n'y a-t-il rien de bien nouveau, reconnaît Louis, mais ici, la célébration est plus concise. Le temps consacré à chaque défunt ne peut excéder la demi-heure, entrée et sortie de l'assistance comprises, ce qui laisse une vingtaine de minutes pour la cérémonie. Et l'on s'adresse à une assistance parfois moins habituée à la symbolique chrétienne.* »

Louis précise encore l'importance d'exprimer des choses qui peuvent être comprises de tout le monde : « *Ce que le défunt nous transmet, ce que nous pouvons transmettre à notre tour pour le garder vivant en nous, la force qu'il nous lègue par tout ce que nous avons reçu de lui. Dans cette perspective-là, l'amour ne se termine pas avec la mort et tout le monde peut y adhérer, quelles que soient ses convictions philosophiques.* »

UNE GRANDE COMPASSION

Par ailleurs, tant la famille qui a demandé la cérémonie, que les membres de l'assemblée sont, s'ils ont la foi, respectés dans leur conviction chrétienne de la résurrection. « *Dans certains cas, constate Louis, nos interventions permettent aux familles de se défaire de l'un ou l'autre préjugé lié à son histoire, et de percevoir ainsi la religion et l'Église sous un autre visage. Des personnes qui ne paraissent pas être particulièrement croyantes, encore moins pratiquantes, adressent au défunt des vœux qui peuvent se résumer dans un "Bon voyage, sois heureux là-haut, veille sur nous..." Beaucoup comptent aussi sur le célébrant pour prier ou exprimer à leur place, des paroles de foi.* »

Louis souligne enfin que c'est l'accueil du personnel du crématorium, ainsi que l'esprit de coopération qui règne entre ce personnel, les pompes funèbres et des équipes comme celle dont il fait partie, qui rendent possibles ces démarches de compassion à l'égard des personnes endeuillées. Chacun est respectueux de la souffrance des familles, ce qui relie tous les humains devant le mystère de la mort.

Chantal BERHIN

Le texte et le témoignage complet de Louis au nom de son équipe est publié dans *Les Nouvelles Feuilles Familiales*, « Nouveaux rituels », n° 113, septembre 2015.

DEUIL PÉRINATAL

Une parole d'espérance est-elle possible ?

Caroline Werbrouck et Sœur Bérangère sont aumônières d'hôpital dans la région liégeoise. Caroline dans l'équipe de la Clinique Saint-Vincent de Rocourt, Bérangère au sein de l'équipe d'aumônerie du CHR La Citadelle. Toutes les deux partagent leur expérience d'accompagnement du deuil périnatal.

La Clinique Saint-Vincent est la plus grande maternité sur Liège. Elle s'est dotée depuis plus de quinze ans d'un groupe de réflexion pluridisciplinaire sur le deuil périnatal qui est composé d'un représentant de la direction, de psychologues, d'assistantes sociales, d'infirmières, de médecins et de l'équipe pastorale. Outre le problème de savoir comment aménager la salle des défunts, cette équipe cherche surtout à accompagner au mieux les couples ou les mamans face à cette souffrance.

« Lorsque les parents sont confrontés au décès de leur enfant né avant leur existence légale, une rencontre est organisée avec l'assistante sociale pour le devenir du petit corps. Auparavant, ce corps était brûlé, ce qui était ressenti comme un déni de l'existence du bébé mort-né. Nous avons obtenu qu'il puisse être inhumé dans le cimetière le plus proche de la clinique, dans un endroit spécifique que l'on appelle la parcelle des anges. Il n'y a pas de tombes avec un nom, mais l'endroit est pacifiant, accueillant. »

UN ACCOMPAGNEMENT SPIRITUEL

Si les parents le souhaitent, un accompagnement spirituel est pris en charge par l'équipe d'aumônerie. En prenant le temps nécessaire. Et comme les jeunes couples sont souvent déconnectés de leur paroisse, ce moment se passe à la clinique qui fait aussi funérarium. La maman reste ainsi à proximité du petit corps et peut recevoir des visites. Puis la célébration prendra la forme de ce que l'accompagnement a produit. « Des familles souhaitent quelque chose de court, qui se fait souvent à la salle des défunts. D'autres souhaitent vivre un temps plus long avec leurs proches et leurs amis. Ce sera alors à l'extérieur de la clinique, dans la chapelle des sœurs, pour avoir un lieu accueillant. Mais jamais dans la chapelle de la maternité qui est aussi un lieu de passage pour les mamans enceintes. »



DISPARITION PRÉMATURÉE.

Pour ses parents, l'enfant mort-né restera toujours leur enfant, il fait partie de l'histoire du couple.

ENTENDRE LA RÉVOLTE

Caroline Werbrouck souligne aussi qu'il est important d'entendre la colère ou la révolte des parents et de ne surtout pas arriver avec des réponses toutes faites et lénifiantes. « Il est d'autant plus nécessaire d'entendre cette colère si l'on veut qu'une parole balbutiante de foi et d'espérance puisse éventuellement émerger. Nous accompagnons des personnes dans un état de vulnérabilité et de grande souffrance. Il s'agit d'inscrire, dans un temps et dans un lieu, un au revoir. Mais il s'agit aussi d'une reconnaissance devant Dieu de l'enfant né sans vie, d'une reconnaissance sociale et, partant, d'une reconnaissance des parents. »

ÊTRE RECONNU COMME PARENT

« Il est très important pour les personnes qui perdent ainsi leur enfant in utero d'être reconnus comme parents, souligne Sœur Bérangère. Cet enfant porté dans la célébration par ses parents restera toujours leur

enfant. Il fait partie de l'histoire du couple. Cette célébration est l'occasion de mettre des mots sur cet enfant. Ce qui est beau et difficile à la fois, c'est de faire en sorte que la célébration ne soit pas "plaquée", mais qu'elle corresponde vraiment à la situation vécue. » Comme Caroline, Sœur Bérangère insiste aussi pour que la célébration soit porteuse de sens à travers des mots, des signes, des chansons qui expriment quelque chose de fort et de vrai, des gestes qui parlent aux parents et à leur famille et amis. Il s'agit de permettre aux parents de prononcer, s'ils le veulent, une parole d'espérance. « Je me souviens, raconte Bérangère, d'un papa qui disait que sa petite fille veillait sur eux. Qu'elle allait intercéder pour eux auprès de Dieu. » Au bout du compte, il arrive souvent que, surmontant l'immense peine qu'ils éprouvent, ces parents disent à ces aumônières d'hôpital : « Vous nous avez réconciliés avec Dieu. »

MORTS DANS LA RUE

« **Enfin un domicile fixe !** »

Depuis dix ans, le collectif *Morts de la rue* se donne pour mission d'offrir des funérailles dignes aux personnes sans-abri, pour que l'exclusion ne se poursuive pas jusque dans la mort.

À quelques semaines de la Toussaint, quatre membres de l'association *Morts de la rue* se retrouvent au cimetière de Bruxelles. Ils viennent s'assurer que tout est en ordre pour la cérémonie d'hommage qu'ils organiseront bientôt. En effet chaque 2 novembre, une célébration débute au pied de l'arbre, planté près de la gare centrale, véritable monument vivant qui fait mémoire des habitants de la rue décédés. Elle se poursuit ensuite à Evere par une visite du cimetière et le fleurissement des tombes.

Mais cet après-midi-là, sur la parcelle 36, les bénévoles ont du mal

à retrouver les tombes des morts de la rue. Des croix ont disparu et celles de 2015 n'ont pas encore été installées. André s'en inquiète auprès du conservateur et reçoit cette réponse étonnante : « *Nous n'avons pas encore reçu les vis.* » La commune de Bruxelles leur assure une concession de cinq ans, mais les croix bon marché ne tiennent pas si longtemps, et il y a fort à parier que si le collectif n'était pas là pour veiller à l'identification des tombes, ces défunts seraient réduits à l'oubli d'une sépulture nue et anonyme.

DIX ANS DE SERVICE

Le collectif *Morts de la rue* est né il y a dix ans. André se souvient que c'est au cours d'une manifestation de lutte contre la pauvreté que le front commun des SDF a fabriqué un cercueil sur lequel était écrit : « *Enfin un domicile fixe !* » Ému par ce calicot, quelqu'un a fait le tour des manifestants pour répertorier les SDF morts dans l'année. Puis il a lu ces noms publiquement pour qu'ils restent dans la mémoire collective. Cet hommage spontané a tellement marqué les esprits que des associations d'aide aux personnes sans-logis ont mis sur pied ce collectif. Il rassemble des personnes venant d'horizons différents. « *Certains ont l'expérience*



HECTOR, ANDRÉ, RÉMI ET FLORENCE.
Ils honorent les morts pour aider aussi les vivants.

de la vie en rue, d'autres sont éducateurs de rue, employés des services sociaux, spécialistes de la santé et du droit, et sont toute l'année sur le terrain », explique Hector, d'ATD Quart Monde, qui a rejoint le mouvement dès ses débuts.

GARDER LA MÉMOIRE VIVANTE

Florence, coordinatrice, explique que lors des funérailles, on tente de rassembler ceux qui ont connu le défunt, les

membres de sa famille, quand on les connaît ou qu'on les retrouve, et des membres du collectif. Rémi, qui a réalisé un documentaire radiophonique sur l'association, explique qu'il existe tout un réseau qui permet d'être tenu informé des personnes qui décèdent et de retrouver leurs proches. « *On fait de très belles choses, assure Florence. Les familles ou les amis posent souvent des gestes atypiques, inventent des rituels spontanés et porteurs de sens. On les aide ensuite dans le soin accordé à la tombe, pour habiller l'espace pendant les cinq ans que dure la concession.* » Pour garder vivante

la mémoire de ces personnes, une autre cérémonie est organisée, chaque année au mois de mai, dans la salle gothique de l'hôtel de ville de Bruxelles. « *On rend hommage à tous ceux qui sont morts dans l'année, on évoque le parcours et la personnalité de chacun* », poursuit Florence. Et le collectif mène aussi d'autres combats pour changer le regard que la société porte sur les habitants de la rue.

Jean BAUWIN

L'HISTOIRE DE BRUNO

Signaler les dysfonctionnements, faire évoluer les pratiques de certaines communes fait aussi partie des missions du collectif *Morts de la rue*. L'histoire de Bruno est, à cet égard, éclairante. Après avoir connu la rue pendant 17 ans, il en est sorti en acceptant l'aide de différentes associations comme les *Infirmiers de rue*, *Diogènes* ou *Article 23*. Relogé depuis cinq ans, il accueillait souvent des copains restés à la rue et allait dans les écoles témoigner de son parcours. Il est décédé au mois d'août 2015, trois semaines seulement après avoir renoué avec sa famille. Pascale, sa sœur, raconte alors que les pompes funèbres qui avaient pris en charge sa dépouille ont fait pression sur elle pour lui soutirer un maximum d'argent. Heureusement, le collectif *Morts de la rue* a pris contact avec elle, l'a conseillée et aidée dans ses démarches. On lui a notamment présenté un autre service de pompes funèbres, moins onéreux et plus respectueux. Finalement, Bruno a eu des funérailles dignes et une cérémonie qui lui ressemblait, avec des prises de parole alternant avec les musiques que Bruno aimait. Le prêtre, contacté par le collectif, a eu aussi des paroles très réconfortantes et dit l'essentiel en quelques mots. Au final, *Morts de la rue* aura veillé à ce que la dignité de Bruno ne s'arrête pas avec sa vie. (J.B.)

AU BON GOÛT DU BON SENS

Un partage contre le gaspillage

L'initiative libre et citoyenne Dégustation de Bon Sens revisite la notion de partage et de gratuité. À Namur, Bruxelles, Liège, Charleroi et Louvain-Neuve, à la fin du marché, des volontaires glanent auprès des maraîchers leurs invendus pour en faire une grande soupe à déguster. Les femmes et les hommes de cette association, sont convaincus que la société pourrait tourner mieux avec plus de solidarité et moins de gaspillage.





NAMUR.

Depuis quatre ans, chaque dernier samedi du mois, le collectif Dégustation de Bon Sens se rassemble au coin de la place d'Armes. Des volontaires dressent tables et tonnelles, un lieu propice à l'échange.



CHAR...RETES D'ASSAUT

La journée débute en allant chercher deux ou trois caddies mis à disposition par la supérette locale.



UNE CROISADE ORIGINALE.

En route vers le marché hebdomadaire ! Les caddies sont équipés de slogans simples.

UN DOUBLE OBJECTIF

Revenir avec un maximum de produits invendus afin de les redistribuer gratuitement et sensibiliser les visiteurs au gaspillage.





PAR ICI LES TOMATES !

Ce samedi, à la fin du marché, on cuisine un gaspacho à partir d'ingrédients offerts par les maraîchers...



LES COMMERÇANTS SONT SYMPAS !

La générosité est là et tous les ingrédients sont rassemblés. On a même du pain pour accompagner le repas.



ÉCHANGE

Ce samedi, outre un échange d'idées et de réconfort, il y aura dégustation de soupe. Et de bon sens...

JEAN-CLAUDE BOLOGNE

« *Si j'avais la foi, je serais moine contemplatif* »

Spécialiste du Moyen Âge, auteur d'essais sur l'histoire des relations amoureuses, romancier, Jean-Claude Bologna se dit athée. Ce qui ne l'empêche pas d'être touché par l'expérience mystique.



— Vous vivez en France depuis plus de trente ans mais gardez-vous une sensibilité particulière liée à vos origines liégeoises et belges ?

— On n'efface pas les vingt-six premières années de sa vie. Liège a été mon point d'ancrage. J'y ai fait mes études de philologie romane et j'ai été nourri par des écrivains belges comme le poète liégeois Alexis Curvers ou des symbolistes comme Maeterlinck, Verhaeren. C'étaient des auteurs sensibles à un état d'esprit où la frontière entre la réalité et la fiction est parfois floue ; ils aimaient ce qui paraît irrationnel. Cela m'a constitué tout comme ce qu'on retrouve dans la peinture symbolique belge avec un artiste comme Spilliaert par exemple.

— Pourtant vous n'avez pas l'esprit frondeur qu'on attribue souvent aux Liégeois...

— C'est vrai. Pour lutter, je préfère l'ironie à la fronde. Il me semble qu'on est plus efficace en minant les choses de l'intérieur qu'en attaquant frontalement...

— Adolescent, la littérature et l'écriture étaient-elles déjà dans votre ligne d'horizon ?

— La littérature était déjà, si pas dans mes gènes, du moins dans mon éducation puisque mon père était professeur de français avant d'être préfet, tout comme

mon grand-père maternel. J'ai eu très vite le goût des livres et des bibliothèques. À cinq ans, j'ai écrit mes premiers poèmes que je préférais cacher. À l'adolescence, j'ai fait la découverte de la littérature du Moyen Âge et de l'ancien français. À seize ans, j'ai lu, d'une traite, la Chanson de Roland et cette langue est devenue mienne. Pour mieux la maîtriser, j'ai fait des études de philologie romane. Cela m'a passionné. Si j'avais cru à la réincarnation, ce qui n'a jamais été mon cas, j'aurais dit que j'étais né au XII^e siècle.

— Vous n'avez donc pas choisi d'abord un métier mais plutôt suivi une inclination...

— J'ai d'abord choisi des études qui ont débouché sur un métier. J'ai été professeur de français mais je n'avais pas la passion de l'enseignement. Ce n'était pas ma vocation, même si vingt ans plus tard, j'ai donné et donne encore des cours d'icônographie médiévale.

— Vous êtes fondamentalement attiré par le Moyen Âge...

— À l'université, j'ai choisi tous les cours en rapport avec cette époque : philologie, linguistique, art, philosophie... J'ai passé toute une année à lire Thomas d'Aquin en latin. C'est par le Moyen Âge que je suis arrivé à d'autres formes de pensée.

— Devenu critique littéraire dans les années septante, vous avez commencé à écrire et publier. C'est devenu votre manière d'être au monde ?

— Écrire a toujours été ma manière d'être au monde. Publier a été une démarche supplémentaire. La troisième est d'en avoir fait un métier et de vivre des droits d'auteur. L'écriture comme ma manière d'être au monde, c'est plutôt à travers mes romans. Je suis très exigeant et personnel dans leur écriture. Et pour les lire, on doit entrer dans mon univers. Pour l'essai, je dois plus tenir compte de l'univers des lecteurs. J'écris des essais pour m'assurer aussi un revenu. Alors que je ne cherche pas à écrire des romans extrêmement vendeurs. J'ai toujours séparé la fiction, pour laquelle je ne fais aucune concession à ce que je pense être moi-même, et l'essai où je dois aller vers un public. Ce sont deux démarches bien différentes.

« Cette expérience mystique a tout changé. Depuis, je n'ai plus peur de la mort. »

— Après un essai intitulé *Le mysticisme athée, vous avez publié cette année Une mystique sans Dieu qui a attiré notre attention dans notre numéro de juin dernier. Vous y décrivez une expérience bouleversante que vous avez faite, jeune, en lisant un poème de Mallarmé...*

— J'ai toujours des difficultés à en parler... Ce fut une expérience hors cadre, troublante, de mise en contact avec le néant qui ne m'a pas effrayé. Une sorte de conscience sans objet, de surconscience. J'ai découvert une espèce de néant plein...

— À partir de cette expérience, vous avez alors mené des recherches sur ceux qui avaient eu des expériences semblables...

— J'ai d'abord étudié les écrits de mystiques médiévaux comme Maître Eckhart ou Hadewijch d'Anvers qui décrivaient, avec d'autres mots, ce que j'avais vécu, mais dans un cadre chrétien qui n'est pas le mien et en faisant référence à Dieu, ce que je ne pouvais pas dire. J'ai alors fait d'autres lectures et j'ai découvert que

d'autres personnes, croyant en Dieu ou athées, ont également fait des expériences semblables, ou proches, qu'on peut appeler mystiques, et c'est l'objet de ce livre.

— Qu'appellez-vous mysticisme ?

— Une expérience de mise en contact direct et inopiné avec une réalité qui dépasse nos perceptions habituelles, et qu'on peut ressentir tour à tour comme étant le vide ou l'infini.

— Vous vous dites athée...

— Je suis issu d'une famille athée depuis trois générations. Je n'ai donc pas eu de révolte, comme certains, contre l'institution catholique ou la religion. Je suis un athée sans agressivité et non militant. J'ai constaté tout simplement que je ne croyais pas en Dieu.

— Cette expérience a changé quelque chose pour vous ?

— Elle a tout changé. On m'a dit que j'ai vécu ce qu'on appelle un état modifié de la conscience. J'en suis aussi convaincu. Des scientifiques m'ont décrit les zones du cerveau concernées. J'en suis aussi conscient mais la fascination devant un beau paysage ou la griserie de la vitesse ne modifient pas le cours de l'existence. Ici oui. Suite à cette expérience, je n'ai plus eu peur de la mort.

L'expérience du rien et du tout m'a rendu aussi plus responsable du monde. Je sais que j'en fais intégralement partie. Cette expérience n'a pas modifié mon caractère. Elle ne m'a pas apporté une sorte de passivité devant l'attente d'un Dieu à venir, mais j'en suis sorti en étant plus actif. J'ai désormais le sentiment que quelle que soit la décision que je prends, le fondamental ne change pas. La situation décide d'elle-même. Je peux m'énerver comme tout le monde mais quand une décision doit être prise, je suis plus serein sur les conséquences de cette décision.

— Vous ne croyez pas en Dieu, mais beaucoup de définitions sont possibles sous le vocable de Dieu...

— Je ne crois pas au Dieu tout puissant, créateur, qui regarde ce que nous faisons et nous jugera. C'est une conception de Dieu que je trouve naïve, qui n'est pas la mienne, et je sais que ce n'est pas non plus celle de tous les chrétiens aujourd'hui. Je reprends à la fin de mon livre une phrase du philosophe autrichien

d'origine juive Martin Buber, qui dit que quand deux hommes se rencontrent sincèrement, un ange naît entre eux. On a tous vécu cela dans l'amitié vraie, dans la relation amoureuse et entre ceux qui ont vécu une relation mystique. Même si on n'emploie pas les mêmes mots, on se reconnaît. Il existe là quelque chose d'immatériel dans « l'entre nous » et j'imagine que si nous étions des milliards à vivre cela en même temps, ce quelque chose qui pourrait naître, rester, se transmettre, pourrait s'appeler Dieu. Donc, en d'autres mots pour moi, si Dieu a une chance d'exister, c'est par les hommes et c'est ma responsabilité de faire qu'un jour ce Dieu-là existe. Bref, un Dieu à créer tous ensemble.

– Dans plusieurs de vos romans vous faites aussi allusion à un troisième testament qui serait à écrire...

– Je ne suis pas le seul à y penser ! On pourrait dire que le Dieu de l'Ancien Testament a parlé comme un père à des enfants, en donnant des ordres ; que le Christ a parlé comme un grand frère à des adolescents avec une religion d'amour. Mais l'amour, toujours comme un commandement. Il manque

aujourd'hui une religion qui parle à un adulte, qui pourrait être une religion de l'esprit, qui puisse parler en nous avec d'autres mots mais sans imposer un ordre ou un commandement. Ce serait le « troisième testament ». J'ai concrétisé ce mythe du troisième testament dans plusieurs de mes romans. Il s'agirait d'un livre que chacun a la responsabilité d'écrire dans sa vie, et aux autres de le découvrir après notre mort. Il est important que le support passe de génération en génération. Dans une courte nouvelle que j'ai intitulée *Le testament de sable*, j'ai imaginé que ce livre, qui se transmettrait de génération en génération, portait sur sa couverture un des grains de sable sur lequel le Christ a écrit des mots face aux accusateurs de la femme adultère. Ses seuls mots écrits, rapportés dans les Évangiles et qui se sont effacés. Pour ma part, j'adore écrire sur de vieux carnets vierges trouvés en brocante. C'est un support du passé qui reste dans une tradition alors que ce que je vais écrire est le fruit de mon histoire et de ma pensée.

– À vous écouter, on pourrait penser que vous avez une approche de la vie qu'on trouve chez certains francs-maçons...

– Je n'en suis pas. Je m'en suis toujours tenu à l'écart. Des membres de ma famille en sont mais j'ai toujours eu des réticences vis-à-vis de la franc-maçonnerie qui se voulait surtout un idéal de lumière, de clarté, de raison alors que pour moi, la part d'ombre de l'homme est plus importante.

– Aujourd'hui, la religion ou la recherche spirituelle paraissent de plus en plus suspectes, voire nocives, à beaucoup de gens. Qu'en pensez-vous ?

– Je me dis athée mais pas matérialiste ou spiritualiste. Je pense simplement que quelque chose dépasse notre simple biologie corporelle, même si cela se traduit de manière corporelle. Il existe un danger à considérer la spiritualité comme obligatoire ou à encadrer. Pour moi, qui dit religion, dit dogme, risque d'intégrisme et de fanatisme. En insistant sur le mot risque. Cela demande donc de la vigilance, pas plus. À titre personnel, je me méfie aussi de certains maîtres spirituels

« Si Dieu a une chance d'exister, c'est par les hommes ; et c'est ma responsabilité de faire qu'un jour ce Dieu-là existe. »

auto-proclamés, à quelque camp qu'ils appartiennent. Dès qu'on me dit ce que je suis censé devoir penser, je me raidis. Mais il ne faut pas se méfier ou interdire de vivre des expériences mystiques ou spirituelles. On les vit tout simplement et on ne peut réduire l'instruction morale aux seules valeurs de liberté-égalité-fraternité. Il faut être ouvert à ces expériences mystiques vécues dans un cadre religieux ou non religieux. Si on vit une expérience mystique forte dans un cadre laïc et que les gens comprennent que l'on ne vit pas cela seulement dans les sectes, j'aurai réussi. Personnellement, je veux simplement témoigner.

– Certains milieux laïcs ne vous regardent-ils pas de manière un peu suspecte ?

– J'ai entendu différentes sortes de réactions. Une partie me suit. Certains assimilent mon expérience à une simple émotion esthétique, d'autres m'écoutent de manière plus crispée.

– À vous lire, on constate une fine compréhension de ces expériences vécues en milieu chrétien. Et vous semblez aussi avoir plus qu'un simple intérêt pour le monde des monastères...

– J'ai conscience que si j'avais la foi, j'irais du côté des ordres contemplatifs, et que si j'avais vécu au XII^e siècle, je me serais retrouvé dans un monastère. Mais je suis bien dans le monde où je suis. La foi n'a pas été ma voie. Suite à mes livres et mes conférences, j'ai rencontré beaucoup de religieux avec lesquels j'ai discuté avec intérêt, mais je n'ai pas senti le besoin de poursuivre ces discussions ni de m'immerger dans un milieu monastique. En revanche, je suis extrêmement sensible à l'atmosphère des abbayes romanes. Leur harmonie me touche beaucoup.

– Vous avez écrit aussi de nombreux essais traitant des relations humaines. Par exemple : Histoire de la pudeur ou Histoire du sentiment amoureux. Ces sentiments vous paraissent-ils culturels, contingents ou ont-ils une dimension universelle ?

– Dans la relation amoureuse, une large part de ce qu'on vit est culturelle, contingente, mais demeure un noyau humain qui fait qu'on a des réactions basiques comme par exemple celle de ne pas vouloir montrer aux autres sa faiblesse. Cela, c'est de tous les temps. À partir du moment où la nudité est considérée comme une

marque de faiblesse, la pudeur naît. Aux époques et dans les lieux où la nudité est acceptée et valorisée, la pudeur recule. Même chose pour le sentiment amoureux. Les formes sont extrêmement variables selon les cultures mais depuis qu'on écrit, des poèmes d'amour existent partout qui parlent de ce sentiment qui va au-delà du simple désir de l'acte sexuel.

– Est-ce que des lieux vous inspirent ?

– Beaucoup et ils sont variables. Par exemple les horizons vastes comme la mer avec un vent à décorner les bœufs, un cap écossais ou une lande irlandaise. Quelque chose s'y passe, que je ne maîtrise pas. Je me sens aussi comme chez moi dans les abbayes romanes. Au contraire des églises gothiques qui nous élèvent vers le ciel, ces abbayes nous ramènent vers la terre, la crypte, la profondeur. Je sens que j'y pénètre moi-même.

– Et quelles sont les vertus que vous admirez ?

– La loyauté et la franchise. On passe trop de temps à essayer de traficoter la vérité, de se montrer sous un beau jour factice et on perd l'essentiel.

ACCOMPAGNEMENT SPIRITUEL

Débroussailler et rebondir

Un week-end dans une maison en Ardenne, accueilli par un prêtre et un laïc pour recadrer un parcours de vie, c'est le projet « Synclinal » à Humain, près de Rochefort.

Le lieu est apaisant : une petite ferme ancienne, légèrement à l'écart du village, un jardin en pente avec un bel arbre à la large ramure et une vue qui s'ouvre sur l'horizon. C'est là que deux amis de longue date, la soixantaine, portent le projet : Yves, prêtre tout juste pensionné et ancien doyen dans le Brabant wallon, et Pierre, ancien cadre d'entreprise, marié et père de famille. Ils ont été jadis scouts ensemble, ont accompagné des jeunes en détresse puis ont chacun suivi un chemin différent. Mais depuis des années, ils se retrouvent une semaine par an, en été, sur des chemins de randonnée. Leur idée : offrir à des adultes, célibataires ou en couple, des rhétoriciens, des fiancés, des retraités, un accompagnement durant le temps d'un week-end pour débroussailler une situation, des interrogations personnelles ou spirituelles. Avec, en perspective, des propositions de nouvelles pistes pour rebondir.

RÉSILIENCE

Le nom de leur projet ? Synclinal. Intrigant à première vue. Le synclinal est, selon le dictionnaire, un pli géologique dirigé vers le haut. « *Il est pour nous le symbole de la résilience, cette capacité de rebondir après avoir connu un creux. Les différentes couches géologiques sont les talents que nous devons redécouvrir et le*



Magazine L'Appel - Gérald Hayois

préfixe syn – avec en grec – rappelle que nous ne sommes pas seuls en chemin. » Pas question ici d'une prise en charge selon une école thérapeutique ou psychologique particulière. On ne se réclame pas non plus d'un courant d'Église spécifique. Et rien à voir avec une retraite spirituelle classique avec prédicateur, ou en silence, dans un monastère avec de nombreux participants. En fait, il s'agit ici tout simplement d'un accompagnement amical de deux jours et demi.

Suite à une vie en paroisse à l'écoute de détresses en tous genres (maladie, deuil, crise personnelle ou de couple, perte de travail, doutes, assuétudes...), Yves a une longue expérience de l'accompagnement dans de multiples situations difficiles tandis que Pierre a expérimenté le coaching en entreprise. Un célibataire, un homme marié ; un prêtre, un ancien cadre en entreprise : ces deux sensibilités misent sur leurs différences pour entendre et suggérer.

Pour Pierre et Yves, le message de l'Évangile est d'évidence la référence spirituelle.

« *Tout en étant ouvert à tous, sans distinction de croyances ou de convictions, le projet s'inscrit en relation avec le Christ, comme personnalité de référence.* »

TEMPS DE PARTAGE

Pratiquement, une à quatre personnes maximum, se connaissant au préalable, sont accueillies

du vendredi midi au dimanche 15h. Les sujets à aborder sont exprimés d'emblée. Puis le temps se partage simplement entre rencontres, promenades, participation à la vie commune et à la préparation des repas. Il y a également une partie de travail écrit de clarification et des suggestions de lectures appropriées, de même qu'un temps de prière ou de célébration. Au terme du week-end, les accompagnateurs espèrent que des pistes concrètes s'ouvriront aux participants. Ce peut-être, par exemple, poursuivre une démarche spirituelle, de travail sur soi ou en couple, se lancer dans un nouvel engagement solidaire en rejoignant un groupe existant, une association, une équipe, entamer une formation, rencontrer un thérapeute, suivre un cycle de conférences... L'accompagnement est gratuit mais une participation aux frais est demandée selon les possibilités de chacun.

Gérald HAYOIS

OPTION POUR LES PAUVRES

Dorothy Qui ?

Dorothy Day, co-fondatrice du Catholic Workers Movement aux USA, est l'une des quatre personnalités américaines données par le pape François comme modèles dans son discours au Congrès américain.

Longtemps, j'ai eu, accrochée au mur de mon bureau, la photo d'une femme âgée et frêle, assise sur un siège pliant, au milieu d'une route d'Alabama, encadrée de deux policiers lourdement armés. Ces deux colosses semblent désarmés par cette femme fragile qu'ils sont venus arrêter et dont tout l'être reflète sérénité et noblesse. Je la voyais comme un modèle de contemplative dans l'action. C'était Dorothy Day (1897-1980).

DIEU ET LA GRANDE DÉPRESSION

Elle avait eu une jeunesse radicale. Après avoir connu un avortement, elle enfanta une fille, Tamar, qu'elle éleva avec amour. Dans les années de la Grande Dépression, Dorothy Day avait rencontré Dieu dans la souffrance des pauvres travailleurs victimes de la crise économique. Avec Peter Maurin, jeune français émigré au Canada puis aux États-Unis, elle avait fondé le mouvement des Catholic Workers, et le journal portant le même nom. Dans ce journal, d'abord photocopié à quelques exemplaires et vendu dans les rues de New York pour un centime (c'est encore son prix), on trouvait des articles signés par des personnalités comme Jacques Maritain, ami de Peter Maurin.

Lors de son voyage aux États-Unis, le pape François a cité son nom, à côté de ceux d'Abraham Lincoln, de Martin Luther King et de Thomas Merton, à l'occasion de son discours devant le Congrès américain. Plus d'un des élus a dû se demander : Dorothy qui ? Et pourtant les communautés de Catholic Workers, sorte de Communautés de Base avant la lettre, sont encore bien vivantes à travers les États-Unis et ailleurs dans le monde. Le

procès de canonisation de Dorothy Day a été ouvert à New York en 2000.

REPRÉSENTANTE DU PEUPLE

Si trois papes avant François avaient été invités à parler à la tribune des Nations Unies, l'actuel souverain pontife est le premier à avoir été invité à parler devant une réunion conjointe du Congrès américain. La notion de « peuple » étant si importante dans la pensée de François, on ne se surprendra pas que, dans son discours au Congrès, il se soit adressé, à travers les élus, à l'ensemble du peuple américain. Et plutôt que de partir de notions abstraites, il a préféré puiser son inspiration dans quatre représentants de ce peuple : Abraham Lincoln, dont on célèbre le 150^e anniversaire de l'assassinat, Martin Luther King, au 50^e anniversaire de la marche de Selma à Montgomery, Dorothy Day et Thomas Merton (né il y a cent ans).

François, en terminant, résumait ainsi ses propos : « *Trois fils et une fille de ce pays, quatre individus et quatre rêves : Lincoln, la liberté ; Martin Luther King, la liberté dans la pluralité et la non-exclusion ; Dorothy Day, la justice sociale et les droits des personnes ; et Thomas Merton, la capacité au dialogue et l'ouverture à Dieu* ».

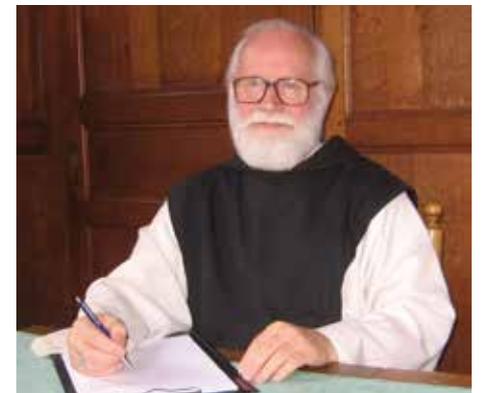
En 1948 Thomas Merton avait envoyé à Dorothy Day une copie de son autobiographie *The Seven Storey Mountain*. S'en est suivi un échange de lettres entre ces deux personnes venant d'horizons différents mais ayant en commun une foi profonde. Day trouvait dans une intense vie de prière la force sereine pour un engagement radical auprès des plus pauvres et la défense de leurs droits. L'expérience contemplative de Merton fructi-

fait en dialogue avec un grand nombre d'hommes et de femmes de toutes croyances et un engagement pour la justice et contre la guerre.

LE SEREIN RADICALISME DE L'ÉVANGILE

Dorothy Day rayonnait la sérénité, même dans ses affirmations les plus directes et les plus radicales. Au cœur de la guerre froide, lorsqu'il était dangereux d'être antipatriotique, un soir qu'elle s'adressait à des étudiants de l'Université de New York, au Washington Square, un étudiant lui a demandé : « *Vous parlez de l'amour des ennemis. Que feriez-vous si les Russes nous envahissaient ?* » Elle a répondu : « *Je les aimerais de la même façon que j'aime quiconque vient ici. Jésus nous a dit d'aimer nos ennemis ; c'est ce que j'essaie de faire. Je leur ouvrerais mes bras et je ferais de mon mieux pour qu'ils se sentent bienvenus !* »

Il n'est pas surprenant que François ait mentionné Dorothy.



Armand VEILLEUX,
Père abbé de l'abbaye de Scourmont
(Chimay)

FRONT QUI SÉPARE, LIGNE QUI UNIT

La frontière, un passage

Lorsque les pays européens décidèrent, en 1957, de travailler ensemble à une « union sans cesse plus étroite entre les peuples », c'est tout le rapport à l'autre et la construction de soi qui ont dû être repensés.

La frontière n'était plus un front contre lequel on se massait pour faire face à l'autre mais une ligne légère, comme en pointillé, où ennemis et alliés d'hier, désormais partenaires de dialogues, apprenaient à dessiner un avenir et un espace communs. L'actualité récente, avec le drame des réfugiés se pressant à nos portes, montre que les pointillés peuvent très vite redevenir des fronts. De grâce ou de disgrâce.

UN RELIEF PARTICULIER

Entre le début de l'évangile selon Matthieu, où Jésus est présenté comme « *fil de David, fils d'Abraham* » et la fin, où Jésus ressuscité envoie ses disciples en leur disant « *Allez faites des gens de toutes les nations des disciples* », un déplacement essentiel s'est opéré ; la frontière entre juifs et païens a été dépassée. De « nationale », la mission de Jésus et des siens est devenue universelle.

L'évangile selon Matthieu a été écrit après un événement qui a fondamentalement changé la relation entre juifs et chrétiens : la destruction du Temple de Jérusalem par les légions romaines. À cause de cette destruction, la religion juive repensa sa pratique quotidienne sous la houlette des pharisiens qui privilégièrent le recentrement sur la Loi et, avec elle, l'orthodoxie doctrinale. Les courants « à la marge », tels les judéo-chrétiens, furent expulsés des synagogues.

Cet évangile porte les traces de cette fraternité brisée, de cette nouvelle rivalité. Une frontière a été tracée mais la cou-

pure déclarée ne peut instantanément effacer l'enracinement commun. Le Jésus de Matthieu est « *fil de David* » mais des femmes païennes sont présentes dans sa généalogie ; il est venu « *non pour abroger la Loi mais pour l'accomplir* » (Mt 5, 17), mais il conseille à ses disciples « *gardez-vous du levain – c'est-à-dire de l'enseignement – des Pharisiens et des Saducéens* » (Mt 16, 5) ; il sauvera « *son peuple* », mais il présente en exemple aux juifs la foi d'un centurion romain (Mt 8, 10)...

Autant d'exemples qui disent à la fois la proximité et le déplacement. Jésus franchit des frontières symboliques – en réinterprétant les notions de pur et d'impur –, mais aussi des frontières géographiques en sortant du territoire juif. Sa rencontre avec la femme cananéenne est un épisode charnière dont l'orientation vers l'universel, au nom même de la grâce de Dieu, est confirmée par le récit de la Passion : le sang de l'alliance est versé « *pour la multitude* » en vue du pardon des péchés et non pour une ethnie particulière, et la mort de Jésus ouvre une ère nouvelle où les distinctions anciennes n'ont plus cours.

SITUER SANS FERMER

Nous voici donc invités, nous aussi, à nous déplacer : passer du particulier (l'ethnie) au singulier (l'individu prêt à accueillir la Parole) ; penser l'universel non plus à partir d'un peuple mais d'un Messie pour tous.

Régis Debray, dans une réflexion sur les frontières, écrit : « *Bonnes seront dites les*

frontières – car il en est de très méchantes – qui permettent l'aller-retour, la meilleure façon de rester soi-même entrouvert. Un pays comme un individu peuvent mourir de deux façons : dans un étouffoir ou dans les courants d'air. Muré ou béant ».

Nos murs sont fragiles, ils peuvent tomber ; mais ce qui constitue la colonne vertébrale de notre être, nos convictions, est appelé à perdurer grâce à cette promesse de Dieu qui résonne dans toutes les pages de la Bible : « *Je serai là* ». Dieu fait de nous des hommes et des femmes habités, dotés d'une force intérieure : la certitude de sa présence nous permet d'abaisser nos propres murailles pour en faire des lieux de passage et d'échange.



Laurence FLACHON,
Pasteure de l'Église protestante
de Bruxelles-Musée (Chapelle royale)

« *Es-tu le roi des Juifs ?* »
(Jean 18, 33)

« Clown de mon cœur »

Le penseur danois Sören Kierkegaard qui a réalisé sa thèse de théologie sur *Le concept d'ironie*, raconte l'histoire du cirque ambulante où un incendie vient d'éclater juste avant la représentation. Dans la panique et pour appeler au secours, le directeur envoie son clown, déjà grimé et habillé d'étoiles, vers le village tout proche. Le clown se précipite et supplie les habitants de venir prêter main forte aux gens du cirque en détresse. Mais les villageois prennent l'appel du clown pour un excellent numéro

publicitaire. Et plus il gesticule et plus ils applaudissent. Le comédien a beau crier que le cirque est réellement en flammes, ses supplications pathétiques ont pour effet de décupler le rire de l'assistance, admirative, tant il joue bien son rôle. Les rires ne seront interrompus que par le feu, au moment où celui-ci gagne le village et commence à détruire les maisons.

À travers sa parabole, Kierkegaard veut secouer l'apathie des chrétiens. À ses yeux, le témoin de l'évangile se trouve dans la situation dérisoire du clown qui annonce une nouvelle capitale pour la survie de la communauté. Mais son message ne rencontre que le rire, l'insouciance ou le scepticisme. Jésus lui-même s'est trouvé dans cette position dramatique. Accueilli par les vivats d'une foule qui voulait le faire roi, le « clown de Dieu » ne le deviendra qu'à l'heure de la crucifixion. Un chemin « royal » qui passe par le palais de Pilate.

« JE NE SUIS PAS D'ICI »

Pilate est embarrassé. Il sent bien que l'affaire Jésus n'est pas nette et que les accusateurs jouent un rôle douteux. Alors, pour tenter d'éclaircir la situation, il pose une première question qui n'a rien d'ironique :



« *Es-tu le roi des Juifs ?* » En bon Oriental, Jésus répond à la question par une autre question : « *Dis-tu cela de toi-même ou d'autres te l'ont-ils dit de moi ?* » Pilate sursaute : « *Est-ce que je suis juif, moi ? Pour qui tu me prends, là ? Ce sont les tiens qui courent derrière les rois. Et d'ailleurs, toi aussi, tu parles de royauté. Mais, dis-moi, pourquoi t'ont-ils amené ici ? Qu'as-tu fait ? Je n'y comprends rien à leurs accusations.* » « *Ma royauté n'est pas de ce monde* » répond Jésus, calmement. « *D'ailleurs, tu le sais bien : je n'ai pas de palais, pas d'armée. Je ne suis pas d'ici.* »

Pilate comprend que son pouvoir n'est pas menacé, que ce juif un peu particulier n'a pas de prétention politique, et c'est presque avec sympathie qu'il le relance, quasi sur le ton de la confiance : « *Alors, tu es roi ? Un roi différent, mais un roi. J'ai bien compris, n'est-ce pas ?* »

Jésus répond : « *Toi, tu dis que je suis roi. Ce sont tes mots à toi, tes références. Mais moi, je ne suis roi de personne, ni des Juifs, ni de quiconque. Je suis venu dans le monde comme l'humble témoin de la vérité. Dans ton vocabulaire, tu peux appeler ce travail "royal" si tu veux.* »

Pilate est impressionné. Il déteste ce clergé qui lui a livré un innocent par pure

méchanceté. Il va tenter de le libérer. Il espère même apitoyer la foule en le faisant fouetter. Ils ne vont quand même pas mettre à mort un roi couronné d'épines. Alors, il le leur présente : « *Voici l'homme* ».

« REVIENS-TU DU PRESOIR ? »

Un homme que saint Jean regarde comme le Christ-Roi à travers la tragédie du Vendredi Saint. Et que le poète Charles Singer interroge : « *Qu'est-il arrivé ?*

*Roi de mon cœur.
Ton vêtement est taché.
As-tu foulé le raisin,
As-tu visité ta vigne,
Reviens-tu du pressoir ?
(...)
Tu désirais connaître le chant de l'homme,
Roi de mon cœur :
C'est fait !
Crie !
Roi de mon cœur.
Crie !
Ton chant de mort
(...)
Où es-tu ?
Clown de mon cœur.
Ma vie tourne.
(...)
Clown de mon cœur.
Tu es mon désir.
Et mon désir de toi.
Me fait mal.
Tu m'as séduit.
Tu m'as tout pris.
Viendras-tu ? » (1)*

Gabriel RINGLET

Charles SINGER, *Paroles pour un prince nu*, Paris, Desclée, 1975. Épuisé.

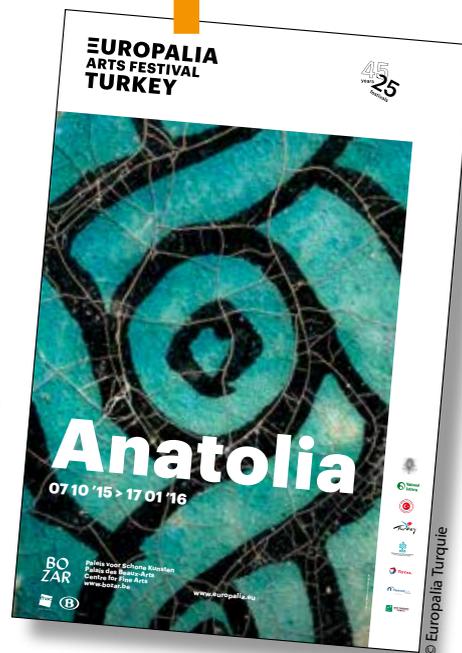
EUROPALIA 2015

Cap sur la Turquie

En politique, la Turquie n'est pas aujourd'hui au mieux de sa forme. Mais à Europalia 2015 on ne parle que d'échanges culturels ! Au programme, parmi plus de deux cents événements (concerts, théâtre, cinéma...), trois grandes expos où il est surtout question de diversité, de rencontres entre l'Orient et l'Occident et d'universalité.

Anatolia (jusqu'au 17 janvier) présente au Bozar plus de deux cents trésors archéologiques : miniatures, textiles et sculptures issus des musées turcs. Voilà un aperçu intrigant des civilisations qui se rencontrent, se mélangent et se succèdent en Anatolie autour de rituels et de cultes liés aux dieux, à la nature et au pouvoir. Et ce depuis des siècles, de la préhistoire jusqu'à la cour ottomane. L'exposition illustre également la manière dont les premiers chrétiens traitaient les représentations des divinités païennes et l'évolution de la représentation du Christ. Elle nous montre comment les Turcs contournaient l'interdiction de représenter Allah et le prophète par des illustrations calligraphiques.

Toujours au Bozar, **Imagine Istanbul** (jusqu'au 24 janvier) est un voyage entrecoupé de rencontres photographiques qui témoigne de l'universalité d'Istanbul et de l'immense capacité de cette ville d'affronter, de défier et de séduire. La musique, le cinéma, la littérature ainsi que les œuvres d'artistes contemporains tels qu'Ayşe Erkmen, Sophie Calle et Kasper Bosmans côtoient les travaux de différents photographes. Notamment ceux du photographe-journaliste turc d'origine arménienne Ara Güler, surnommé « l'Œil d'Istanbul ». En 1958, il a été le premier correspondant au Proche-Orient pour le magazine *Time*. Il a rejoint ensuite l'Agence Magnum après avoir rencontré Henri-Cartier



ANATOLIA.

Plus de deux cents trésors archéologiques : miniatures, textiles et sculptures issus des musées turcs.

Bresson. On pourra aussi voir les œuvres du « photographe de la mère patrie » turco-néerlandais Ahmet Polat ainsi que des images puissantes du Bosphore de la photographe belge de l'agence Magnum Bieke Depoorter. Ce parcours photographique est complété par des œuvres contemporaines, des interviews, des arts plastiques créés en résidence à Istanbul. Enfin, l'expo **Istanbul-Anvers** propose (jusqu'au 24 janvier au MAS, à Anvers) de découvrir deux villes trépidantes, au croisement de l'Orient et de l'Occident. De l'Escaut au Bosphore, on se promène entre passé et futur, entre pièces archéologiques, gravures, photos, maquettes, œuvres d'art et vidéo pour démontrer le rôle décisif de l'eau dans la culture et le développement.

Là où l'eau et la terre se rencontrent, les civilisations se rencontrent. Il s'agit de lieux où les gens font du commerce, accèdent à des mondes différents et échangent des idées, tout en s'imprégnant de la diversité.

Christian VAN ROMPAEY

www.europalia.eu

CALENDRIER



À BATTICE, conférence :

Pourquoi j'ai cessé d'être islamiste, avec Farid Abdelkrim, sociologue et écrivain, le 30 novembre à 20h à la salle Saint-Vincent, rue du Centre, 30.

☎ 0477.34.54.31



À BRUXELLES, conférence à deux voix :

Audace et transformation, avec Bertrand Piccard, explorateur, et Jean-Pierre Clamadieu, directeur général de Solvay, le 23 novembre à 20h30 au Square Brussels. Entrée piétonnière : rue Mont-des-Arts à Bruxelles. Entrée parking (Albertine) : rue des Sols.

☎ 02.543.70.99 ✉ gcc@grandesconferences.be

À ERMETON-SUR-BIERT, journée :

Les Églises issues de la réforme luthérienne, avec le Père Thaddée Barnas, le 4 novembre au Monastère Notre-Dame des Bénédictines, rue du Monastère, 1.

☎ 071.72.00.48 ✉ net@ermeton.be

À LIÈGE, spectacle biblique :

Le fils du tonnerre, avec le Théâtre Buissonnier, le 15 novembre à l'église Saint-François-de-Sales, rue Jacob Makoy, 34.

☎ 04.252.64.18 ✉ rudy.hainaux@gmail.com



À LIÈGE, Grandes conférences :

Freud, histoire et mémoire, avec Élisabeth Roudinesco, historienne de la psychanalyse, le 12 novembre à la salle de l'Europe du Palais des Congrès (Esplanade de l'Europe).

☎ 04.221.93.74 ✉ nadia.delhaye@gclg.be www.grandesconferences-liegeoises.be



À LIÈGE, conférence :

Les enjeux affectifs, médicaux et éthiques de la très grande prématurité, avec Jean-Paul Langhendries, pédiatre-néonatalogue, le 10 décembre à l'église du Sart-Tilman, Rue du Sart-Tilman, 341.

☎ 04.367.49.67 ✉ info@ndpc.be www.ndpc.be

À MALÈVES-SAINTE-MARIE, les samedis du Prieuré :

avec Frédéric Loore, journaliste, le 21 novembre de 9h à 14h au Prieuré, rue du Prieuré, 37.

☎ 010.88.83.58 ✉ priere@uclouvain.be

CROLLES SUR SCÈNE

Il passait sa vie à faire des dessins, puis il est venu en parler à la radio et à la télévision. De là, il s'est mis à commenter l'actualité... jusqu'à ne plus pouvoir se passer de parler.

Même s'il se targue d'avoir publié vingt albums de « petits Mickeys », c'est surtout le journal *Le Soir* qui ne serait pas le même sans lui. Tout comme la politique belge. Ou les frasques des Églises.

Irrévérant, il est surtout d'abord tendre, pertinent, avec une pointe de picrate juste où il faut.

Alors que l'on dit les caricaturistes incapables de passer du stade scriptural au stade oral, voici un homme qui franchit les barrières pour parler de l'histoire de l'humour dans la presse, mais aussi de lui, de ses maîtres... et se demander si l'on peut bien rire de tout.

Kroll sur scène ce n'est pas tous les jours. Comme le titre de ce one-man-show original le suggère, ce ne sera que dix fois, dans dix villes. Et certaines ont déjà eu leur tour. (F.A.)

Le 13/11 au théâtre de Namur. Le 17/11 au Centre culturel de Dinant. Le 3/12 au Centre culturel de Mouscron. Le 8/12 à la Maison de la Culture de Tournai. Le 15/01 au Centre culturel de Tubize. Le 20/01 à Wolubilis (Bruxelles). Le 19/04 à l'Aula Magna de Louvain-la-Neuve.



DE NOUVEAUX REGARDS SUR LA NATURE

Alors que la grande conférence sur le climat arrive à grands pas à Paris, l'auteur a sollicité une trentaine d'intellectuels de renom (philosophes, écrivains, journalistes, sociologues...)

afin qu'ils témoignent de la manière dont ils voient et ressentent le concept de nature.

Cela donne un résultat étonnant, une vision multiple et riche de notre terre et des êtres vivants qui la peuplent. (B.H.)

Ouvrage collectif dirigé par Marc de SMEDT, Question de n° 2 : La Nature : miroir du Divin, Paris, Albin Michel, 2015.
Prix : 16,85 € -10% = 15,17 €.

À BOURREAU, BOURREAU ET DEMI...

Récompensée en mai dernier par le Prix des lycéens pour son thriller *Derrière la haine*, Barbara Abel poursuit dans la même veine avec *L'innocence des bourreaux*. Quelques clients, qui n'ont rien en commun, se retrouvent pris en otage par un jeune drogué dans une supérette de quartier. Mais rien ne tourne comme prévu. Car ces gens, apparemment sans histoire, ont tous leurs blessures et leurs secrets. Barbara Abel se joue des apparences et les victimes pourraient bien devenir bourreaux, au gré des retournements de situation. Ce huis-clos, où la tension psychologique ne cesse de croître, explore les profondeurs, parfois sombres, de l'âme humaine. (J. Ba)

Barbara ABEL, *L'innocence des bourreaux*, Paris, Belfond, 2015. Prix : 20,95 € -10% = 18,86 €.



UN AUTRES REGARD SUR LES RITUELS

Fête, n'est ce pas l'occasion de marquer le coup par un rituel particulier ? Faut-il en inventer de nouveau ou utiliser les anciens souvent religieux ? Que font les gens, quels gestes inventent-ils pour célébrer des événements marquants de leur parcours de vie ? Ce dossier invite à une découverte des rites et rituels d'aujourd'hui, spécifiquement dans l'univers familial. Il jette aussi un regard acéré sur des pratiques qui sont soutenues par des intérêts commerciaux. Enfin, il ouvre le chemin pour que tous puissent vivre intensément certains moments de l'existence qui font sens pour les groupes qu'ils fréquentent. (B.H.)

Nouveaux rituels. Dossier n° 113, Couples et Famille, Maelle, 2015. Prix : 10 € -10% = 9 €.



WILLEM À NU

Il a chanté dans une boule de l'Atomium, au Mont-Saint-Michel, dans le chœur de Saint-Pierre-aux-Nonnains (Metz). Afin de recueillir les fonds nécessaires pour rénover une autre église, il a accepté d'y donner un concert et de parrainer une association. Celui qu'on avait, à ses débuts, surnommé « la tortue », n'est pas seulement un chanteur à la voix originale, c'est un homme généreux et ouvert. Christophe Willem sera en Belgique (et à proximité) pour quatre soirs. Une occasion de découvrir son nouvel album, *Parait-il*. (F.A.)

Le 6/11 au Forum de Liège (<http://www.leforum.be>), les 7 et 8/11 au Cirque Royal de Bruxelles ([Christophe Willem @ Cirque Royal](https://www.facebook.com/ChristopheWillem@CirqueRoyal/)), le 10 au Théâtre Sébastopol de Lille.



CINQUANTE REGARDS POUR LE JARDIN EXTRAORDINAIRE

Pour fêter ses cinquante ans, l'émission *Le Jardin extraordinaire* a publié un livre de splendides photos qui retrace l'évolution et la prise de conscience de la société par rapport à la nature. Répondant aux trois mêmes questions, cinquante personnalités évoquent l'événement qui les a le plus marquées, décrivent comment elles voient *Le Jardin Extraordinaire* en 2035 et quel serait le premier geste à apprendre pour vivre en harmonie avec l'environnement. Anecdotes, réflexions et poésie sont au rendez-vous. Une fois de plus, Claudine Brasseur sait transmettre son enthousiasme. (G.U.)

Claudine BRASSEUR, *Le jardin extraordinaire - 50 ans*, Neufchâteau, Weyrich éditions, 2015. Prix : 29 € -10% = 26,10 €.

BAS LES MASQUES !

Fantômas reste dans les mémoires comme un pitre au masque bleu poursuivi par Louis De Funès. On oublie qu'il s'agit d'un anti-héros représentant le mal absolu, le Maître du Crime, le Prince de l'Effroi imaginé par les écrivains Pierre Souvestre et Marcel Allain. Thierry Janssen revient aux sources du mythe pour proposer un spectacle riche en rebondissements, courses poursuites et fausses identités, bien dans l'esprit du roman-feuilleton.

« Pour interpréter ce Fantômas animal, théâtral, protéiforme, osant toutes les impostures avec la même audace, il fallait bien un performeur, un chien fou, une bête de scène comme Othmane Moumen », précise Thierry Janssen. À découvrir en famille ou à offrir pour les fêtes. (J. Ba)

Fantômas, de Thierry Janssen, du jeudi 19/11 au jeudi 31/12 au Théâtre royal du Parc, rue de la Loi, 3 à 1000 Bruxelles. ☎ 02.505.30.30 www.theatreduparc.be





SAINT-MARTIN A CINQUANTE ANS

Aux alentours du 11 novembre 1965, un céramiste original, né à Nodebais, imaginait d'inviter des artistes à exposer dans les granges, les fermes et les maisons de l'est du Brabant wallon. Avec pour espoir de retisser des liens entre l'art et les gens, et d'insuffler à tout cela un peu de belle spiritualité. Ainsi naissaient, sous la baguette de Max van der Linden, les Fêtes de la St-Martin, dans lesquelles les céramiques un peu naïves de « Miqui », comme on l'appelait, s'intégraient si bien. Tout comme le spectacle musical collectif qu'il créait chaque année dans l'église de Tourinnes-la-Grosse avec l'aide de toute la population locale.

Max van der Linden décédé en 1999, les Fêtes lui ont survécu... tant et si bien qu'elles célèbrent cette année leur demi-siècle, en rendant hommage à leur fondateur. À cette occasion Caroline Andrin, professeur à La Cambre et la commissaire des expositions, a réuni une dizaine de céramistes autour du thème « *Now, la céramique cinquante ans après* ». à côté de cette expo « On », plus de 180 artistes exposent dans le « Off » des fêtes, investissant, 80 lieux, tandis que *Les Misérables* de Victor Hugo serviront de thème au spectacle du cinquantenaire.

Le tout sous l'œil bienveillant du modeste Miqui, qui veille toujours de là-haut sur « sa » ferme d'Agbiermont. (F.A.)

Tous les week-ends, du 8 au 29 novembre (sa : 14-18h, di : 12-18h). Inauguration le samedi 7, avec le soir concert d'ouverture dans l'église romane. Spectacle tous les samedis et dimanches à partir du 14 novembre. Expos : accueil à l'école communale. Badge d'accès : 3 €. Réservations : <http://tourinnes.be/>



ANNONCER SON HOMOSEXUALITÉ

Pour réaliser *Coming out*, Chritian Labeau a demandé à Alain van Crugtem de compiler et d'adapter des extraits de romans autobiographiques de Tom Lanoye. On peut donc goûter, sans réserve, à la langue délicieusement digressive de cet auteur flamand. Sans rien cacher de ses fantasmes, mais avec un voile poétique, il y raconte sa découverte de l'amour, lorsqu'il se rend compte qu'il n'aime pas comme les autres. Il lui faut donc faire son coming out et annoncer à ses parents, plutôt vieux jeu, qu'il est homosexuel. Mais des situations inattendues et cocasses ne cessent de retarder ce moment crucial. (J. Ba)

Coming out, de Tom Lanoye, du 17/11 au 31/12 au Théâtre Le Public, rue Braemt, 64-70 à 1210 Bruxelles. ☎ 0800.944.44.
www.theatrepublic.be



BALADE DANS LE TALMUD

Ce livre est un voyage dans le Talmud, pilier du judaïsme, et dans ses histoires surprenantes et uniques, peuplées de personnages fantasques et de villes mythiques. Il promène également le lecteur à travers les époques et les évolutions de cet ouvrage à nul autre pareil, constitué de milliers de pages lues tous les jours par des millions de juifs. Cette initiation à un monde peu connu du grand public peut être une belle introduction à toutes les histoires juives qui circulent dans la société. (B.H.)

Pierre-Yves SALFATI, *Talmud*, Paris, Albin Michel, 2015. Prix : 22,20 € - 10% = 19,98 €.

VIVRE !

« J'ai signé toutes ces pétitions ! Contre l'excision des petites filles. Signé. Ça a cessé l'excision ? Si ? Non. (...) Je suis contre ceux qui sont contre les péchés, signé ! Je suis contre Monsanto et ses OGM. Et j'ose le dire sur Facebook ! »

Cassandra voudrait changer le monde, mais se heurte à la somme des problèmes planétaires. Comment dès lors donner du sens à sa vie ? Cette femme qui porte un enfant, garde aussi le souvenir cuisant d'Omayra, la petite colombienne coincée par une coulée de boue et morte sous l'œil des caméras du monde entier. Ce spectacle multimédia met en lumière les pulsions de vie que Cassandra puisera en elle. (J. Ba)

Hasta la vista Omayra, de Jeanne Dandoy, du 10 au 28/11 au Théâtre de Poche, place du Gymnase, 1a à 1000 Bruxelles ☎ 02.649.17.27 ou www.poche.be



DES COURRIERS EN LIGNE

Depuis 1958, le CRISP (Centre de recherches et d'informations sociopolitiques) publie des « courriers hebdomadaires » traitant d'une large variété de sujet permettant de comprendre les phénomènes de fond qui agitent la vie socio-politique belge.

À ce jour, le CRISP en a édité 2 265, traitant de 1 675 thèmes, soit près de 70 000 pages. Ces publications, à l'origine sur papier, sont désormais disponibles en ligne via le site : www.cairn.info/revue-courrier-hebdomadaire-du-crisp.htm.

Tous les numéros de 1959 à 2009 inclus sont en accès gratuit, au format PDF et au format HTML, tandis que ceux parus durant l'année en cours et les cinq précédentes sont consultables en pay per view. Tous les numéros restent disponibles en version papier auprès du CRISP, par abonnement ou en vente au numéro (renseignements sur www.crisp.be). (F.A.)



CALENDRIER



À MALONNE, conférence organisée par le

Ratelier : Le synode sur la famille.

Ouvertures ou blocages ? avec Josée Gérard, directeur de l'ASBL Couples et Familles, le 11 novembre à 20h à la Haute École Henalux, département de Malonne, rue du Fond 123, auditoire CR2.

☎ 081.45.02.99 (en journée) et 081.44.41.61 (en soirée)



À NAMUR, conférence : Présence à soi : s'éveiller à l'essentiel et en prendre soin, avec Thierry Janssen, docteur en médecine, chirurgien devenu psychothérapeute, le 8 décembre à 20h à l'Université de Namur, amphithéâtre Pedro Arrupe - Sentier Thomas à Namur (entrée par la rue Grandgagnage).

☎ 081.72.50.35 et 081.72.42.59

À OTTIGNIES, atelier :

Actualité de l'Évangile, apprendre à dialoguer, avec Pierre-François de Béthune, les 3 et 17 novembre, et le 1^{er} décembre, à 20h au Monastère Saint-André, Allée de Clerlande, 1.

☎ 010.42.18.36 lesateliers@clerlande.com

À RIXENSART, conférence

annuelle de la Maison de la Bible : L'Espérance de l'Église selon l'Évangile, avec le cardinal Godfried Danneels, le 18 novembre à 20h au Monastère de l'Alliance 82, rue du Monastère.

☎ 02.652.06.01 accueil@benedictinesrixensart.be

À SPA, week-end avec les équipes Notre-Dame :

Une éthique d'amour pour la vie, avec Philippe Cochiaux, dominicain, du 20 au 22 novembre au Foyer de Charité, avenue de Clermont, 7, Nivezé.

☎ 087.79.30.90 foyerspa@gmx.net



À STAVELOT, concert-méditation : Les Sept Couleurs du Chant

organisé par les ASBL Le chant des Sources et Cadre, le 8 novembre en l'église Saint-Sébastien de Stavelot.

☎ 010.22.55.43 info@chantdes-sources.be

À STAVELOT (Wavreumont), journée pour personnes

séparées/divorcées : Aimer sans dépendre, avec Myrian Tonus, théologienne, le 11 novembre de 9h à 17h30 à l'abbaye de Wavreumont.

☎ 080.31.91.63 ou 0473.77.02.05 alexis.dehovre@skynet.be



DES NOUVELLES POUR MÉDITER L'ACTUALITÉ

Lumières pour la paix

À travers quatorze courts récits écrits par autant d'auteurs différents, le recueil *Le peuple des lumières* tente d'éclairer sur des faits abordés quotidiennement dans les médias comme le fondamentalisme, l'extrémisme ou bien encore les causes des migrations.



L'idée de ce recueil est née au lendemain des attentats de janvier 2015 à Paris. L'éditeur a demandé à des écrivains connus de rédiger chacun une courte fiction afin de prendre du recul face à ces événements. Seul le premier récit est une histoire vraie. Celle d'un Syrien, Abdalaziz Alhamza, habitant à Raqqa, et dont l'espoir de vivre libre a vite été englouti par l'arrivée de Daesh. Entré en clandestinité, il a lancé un blog en anglais pour alerter l'opinion sur les horreurs commises par l'autoproclamé État islamique. Considéré comme un apostat, il devra se réfugier en Europe pour continuer à

conscientiser le monde à la souffrance vécue par son peuple.

PRÈS DE CHEZ SOI

Les autres nouvelles sont donc des fictions mais parfois inspirées par des histoires vraies. Ainsi, Françoise Lalande revisite l'histoire de ce jeune africain, employé d'un supermarché casher, qui a sauvé la vie de plusieurs hommes, femmes et enfants lors de la prise d'otages de janvier 2015, en les cachant dans la chambre froide du magasin. L'acte héroïque du jeune homme est apparu comme un signe d'espoir au milieu de la barbarie. Barbarie que l'on retrouve avec le récit d'Hubert Had-

dad sur un sordide crime d'honneur à l'encontre d'une jeune fille enterrée vivante par son père et ses frères parce qu'elle aimait une autre fille.

UN AUTRE VISAGE DE L'ISLAM

Frank Andriat fait aussi partie de cette aventure éditoriale. Il y raconte l'histoire d'un musulman, reconnu en France comme un spécialiste du Coran. Pour lutter contre l'obscurantisme et l'extrémisme, il propose un islam d'ouverture. Cela ne plaît pas à tout le monde – il le sait – mais il ne cède pas pour autant à la peur et continue à prôner le dialogue. Il mourra assassiné là-même où il allait réfléchir à des phrases de paix et de tolérance.

Enfin, Vincent Engel s'est mis dans la peau d'une mère qui écrit une lettre à son fils en prison car ce dernier a commis un crime au nom d'Allah. L'auteur exprime toute l'incompréhension de cette femme envers ce geste et sa motivation. Pour elle, Allah ne veut pas la violence mais l'amour.

Plutôt adressé à un public adolescent, ce recueil ne manquera pas d'aider aussi les moins jeunes à réfléchir sur l'extrémisme, le fondamentalisme, les migrations actuelles, la barbarie mais aussi sur la soif de liberté, de fraternité et d'humanité, loin des slogans et des discours faciles qu'on entend quotidiennement dans les médias.

Cathy VERDONCK

Le peuple des lumières, Héவில்lers, Ker Editions, 2015. Prix : 10 € -10% = 9 €.

DES LIVRES MOINS CHERS À L'appel

Commandez les livres que nous présentons avec 10% de réduction.

Remplissez ce bon et renvoyez-le à L'appel Livres, rue du Beau-Mur 45, 4030 Liège, ou faxez-le au 04.341.10.04.

Les livres vous seront adressés dans les quinze jours accompagnés d'un bulletin de versement.

Nouveau : Vous pouvez également commander un livre via notre site internet :

www.magazine-appel.be onglet : **Commandez un livre à L'appel**

Attention : nous ne pouvons fournir que les ouvrages mentionnés « **Prix -10%** ».

Je commande les livres suivants :

- €
- €
- €

Total de la commande + frais de port : €

Nom : Prénom :

Rue : N° :

Code Postal : Localité :

Tél. : E-mail :

Date : Signature :

Comfortlift
Orona



Nous
augmentons
votre
confort



MONTE-ESCALIERS, ASCENSEURS
DOMESTIQUES ET À PLATEAU
DEVIS / VISITE SANS ENGAGEMENT
APPELEZ GRATUITEMENT LE 0800 20 950



WWW.COMFORTLIFT.BE
Mannebeekstraat 3 | B-8790 Waregem | info@comfortlift.be

CALENDRIER

**À VERVIERS, confé-
rence : Les soins pal-
liatifs au risque de l'euthanasie,**
avec Corinne Van Oost, médecin à
l'hôpital Saint-Pierre d'Ottignies,
le 18 novembre à 20h dans la salle
de conférence du Centre Maximilien
Kolbe, rue du Prince, 12.

☎ 087.33.84.22 et 087.22.87.87 ✉ se-
cretariat@centremaximilienkolbe.be
🌐 www.centremaximilienkolbe.be

À WÉPION, week-end du  :
*Politique et religion, rendre à César
ce qui est à César ?*, les 12 et 13
décembre au Centre La Marlagne,
chemin des Maronniers, 26.

☎ 081.23.15.22 ✉ info@cefoc.be



**À WÉPION, Session : J'étais un
étranger et vous m'avez accueilli (Mt
25,35),** avec Pieter-Paul Lembrechts
et d'autres membres du Jesuit
Refugee Service-Belgium (JRS) et
P. Christophe Renders, directeur
adjoint du Centre Spirituel, du 13
au 15 novembre au Centre spirituel
La Pairelle 25, rue Marcel Lecomte.

☎ 0474.45.24.46 ✉ centre.spirituel@
lapairelle

L'appel

Magazine mensuel indépendant

Éditeur responsable

Paul FRANCK

Rédacteur en chef

Frédéric ANTOINE

Rédacteur en chef-adjoint

Stephan GRAWEZ

Secrétaire de rédaction

Pierre GRANIER

Équipe de rédaction

Jean BAUWIN, Chantal BERHIN, Jacques BRIARD,
Paul de THEUX, Annelise DETOURNAY,
José GERARD, Gérald HAYOIS,
Guillaume LOHEST, Gabriel RINGLET,
Godelieve RULMONT-UGEUX, Thierry TILQUIN,
Christian VAN ROMPAEY, Cathy VERDONCK

Comité d'accompagnement

Bernadette WIAME, Véronique HERMAN,
Jean-Yves QUELLEC, Gabriel RINGLET

Ont collaboré à ce numéro

Laurence FLACHON et Armand VEILLEUX

Photocomposition et impression

Imprimerie MASSOZ, Allieur (Liège)

Administration

Président du Conseil : Paul FRANCK

Promotion - Rédaction - Secrétariat

Abonnement - Comptabilité

Bernard HOEDT, rue du Beau-Mur 45, 4030 Liège

☎ +32 04.341.10.04

Compte n° 001-2037217-02 -

IBAN : BE32-0012-0372-1702 - Bic : GEBABEBB

✉ secretariat@magazine-appel.be

🌐 <http://www.magazine-appel.be/>

Publicité

MEDIAL, rue du Prieuré 32, 1360 Malèves-Sainte-
Marie, ☎ 010.88.94.48 - ☎ 010.88.93.18



Avec l'aide de la Fédération Wallonie-
Bruxelles

Abonnement individuel : 23,50 €.
Autres types d'abonnements :
voir site internet ou sur demande.

Les titres et les chapeaux des articles sont de la rédaction.

Les Dossiers des Nouvelles Feuilles Familiales

... pour mieux vivre les relations...

Nouveaux rituels

Comment fêter la venue d'un enfant si l'on ne trouve plus beaucoup de sens au baptême traditionnel ? Comment célébrer les premières règles d'une jeune fille ? Que signifie le développement des rites de brûlage de culotte ? Que faire par rapport à la surenchère lors des anniversaires d'enfants ? Comment inventer un accompagnement pour les personnes qui ont choisi l'euthanasie ? Et que penser des sacrifices rituels du mouton importés par la religion musulmane ?

On croit parfois que la société occidentale s'est affranchie des rites, parce que l'on pense aux rites très rigides du passé, souvent religieux, qui paraissent parfois vidés de sens. Mais les humains, aujourd'hui comme hier, manifestent le besoin de marquer les étapes importantes de la vie comme de se reconnaître dans des gestes qui signent leur appartenance à un même groupe.

Cette étude propose un voyage dans les rites et rituels d'aujourd'hui, en particulier dans la sphère familiale. Comment les femmes et les hommes d'aujourd'hui revisitent-ils les rituels du passé ou inventent-ils des gestes pour vivre des événements qui n'étaient pas pensables dans le passé ? Elle propose aussi un regard critique sur des rituels qui sont parfois fortement promus par des intérêts commerciaux. Elle espère enfin tracer des pistes pour que tous puissent vivre les étapes importantes de la vie avec des procédures qui fassent sens pour eux et pour les groupes dans lesquels ils sont insérés.

*Vous souhaitez l'obtenir ? Un coup de fil, un fax, un mail avec vos coordonnées postales et nous vous l'envoyons.
Payement après réception (10 euros + port)*

vient de paraître!



Les éditions Feuilles Familiales

(Couples et Familles, asbl)

Catalogue et renseignements sur demande

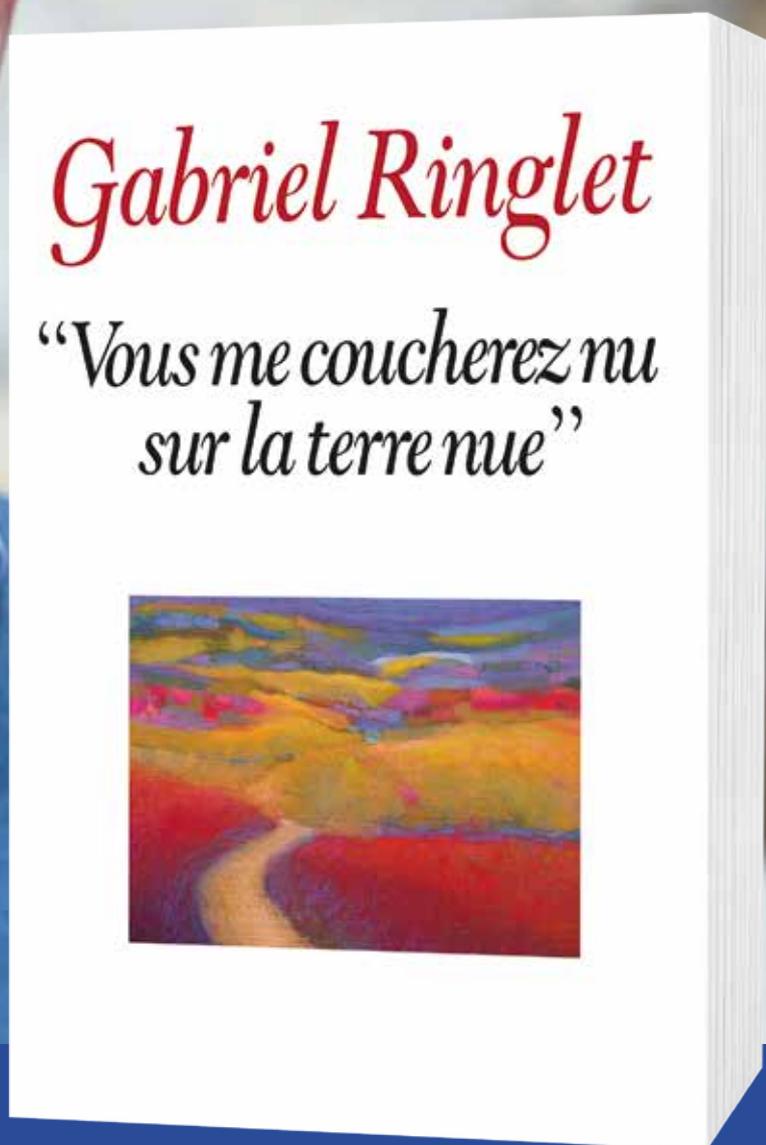
Rue du Fond, 127 - 5020 Malonne

Tél. : 081/45.02.99 - Fax 081/45.05.98 - E-mail info@couplesfamilles.be

www.couplesfamilles.be



© Alexis Haulot



GABRIEL RINGLET

L'accompagnement spirituel
jusqu'à l'euthanasie.

ALBIN MICHEL ■